NUMÉRO 60 10 JUIN 1950

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Illinois U Library

SEIGNEUR DU NORD

II

ROMAN INÉDIT
par HENRY CASTILLOU
ILLUSTRÉ PAR REINOSO

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

Arrivé à ce point de sa carrière où un écrivain peut, sans ridicule, songer à écrire ses Mémoires, Alexandre Arnoux a fait une découverte : « Depuis que je porte culottes, s'écrie-t-il, l'antagonisme France-Allemagne me domine, gouverne, insidieusement ou publiquement, mes pensées, colore mes amours, commande mon ravitaillement, remplit une quantité exorbitante de mes heures, m'exalte tour à tour ou m'abaisse, me voue, avec une alternance redoutable, au triomphe ou au désespoir, m'arrache à mes amitiés choisies, m'offre des camaraderies surprenantes, m'habille d'uniformes divers, habite même les moments, les intermèdes où je m'en crois délivré, où il fermente souterrainement... »

Pour ne citer que deux de ses plus récents ouvrages, le magnifique écrivain de *Rhône, mon fleuve,* ou d'*Algorithme,* à qui le public est en train de faire une place depuis si longtemps méritée, a découvert ainsi l'une de ces quelques lignes de pente principales au long desquelles s'inscrit la vie d'un Français — particulièrement lorsqu'il est de plume. Et, la destinée de son auteur l'ayant voulu, le premier volume de ces Mémoires d'Alexandre Arnoux est donc voué à ces *Contacts allemands* (Albin Michel, édit.) qu'il n'a cessé d'avoir toute sa vie durant, ou contraint, ou de plein gré.

Faut-il d'abord souligner que ce livre, à cause de son auteur, à cause de son sujet même, est l'un de ceux que l'on garde longtemps entre les mains ?

A cause de son auteur ? Le style d'Alexandre Arnoux, extraordinairement juteux et riche, d'une puissance d'évocation inouïe, en arrive parfois à paraître un peu embrouillé ; l'écrivain, voulant tout dire, on pourrait craindre qu'il ne perde son fil conducteur. Il n'en est jamais rien : finalement, l'anecdote s'inscrit harmonieusement dans la page et atteint sans effort ce point significatif qui a motivé son choix. Sans qu'il s'en doute certainement, Alexandre Arnoux parvient sans effort à cette efficacité qui devrait être le comble de l'art pour les journalistes (s'ils prenaient la peine de réfléchir parfois aux innombrables ressources artistiques de leur métier) : par le truchement d'un langage apparemment sans artifice, toucher le lecteur et lui rendre sensibles des *faits,* des *idées.* Alexandre Arnoux est passé maître en ce domaine, et je ne cesse personnellement, en même temps que son propos me passionne, de prendre auprès de lui des leçons.

D'autre part, le sujet même de *Contacts allemands* ne relève-t-il pas de l'un de ces deux problèmes qui, en 1950, sont parmi les plus brûlants pour les hommes de bonne foi ? Sur quoi se fonde ma position politique et morale à l'égard des communistes ? Quelle est ma réaction *exacte* devant les Allemands et comment puis-je la justifier ?... Telles sont bien, n'est-ce pas, les deux questions les plus poignantes qu'on puisse se poser aujourd'hui.

Or voici que, peu à peu, il nous est permis, sur le plan de nos lectures, d'esquisser des réponses à la deuxième de ces questions. Après la stupeur de la défaite, l'Allemagne reprend goût à une vie civilisée ; elle s'efforce de se réorganiser ; ses écrivains se manifestent et, comme toujours, expriment, volontairement ou non, les aspirations de leurs compatriotes, de leurs contemporains. Il est donc nécessaire d'examiner avec l'attention la plus vigilante les œuvres qui nous parviennent d'Allemagne en traduction française.

Celle du roman de Walter Jens : *Le Monde des Accusés* (Plon, dit.), est on ne peut plus mauvaise, et il faut d'abord surmonter l'agacement qu'elle provoque, même chez les lecteurs qui, ignorant l'allemand, n'en devinent pas moins qu'il s'agit d'une traduction scolaire et tout au plus littérale. Une note, d'autre part, nous apprend que l'auteur, incontestablement un brillant sujet de l'Université, n'a guère plus de vingt-cinq ans. C'est heureux : avoir aussi mal digéré Kafka ou Dostoïevski paraîtrait inquiétant chez un homme plus âgé. Il n'en reste pas moins que *Le Monde des Accusés* mérite qu'on s'y arrête, peut-être moins pour ses vertus littéraires et sa signification propre qu'en fonction du thème proposé.

Dans ce monde — qui, à en croire les amateurs d'anticipations, pourrait être le nôtre un jour — Walter Sturm est parvenu à rester le dernier des hommes libres. Il est donc, forcément, convoqué un jour chez le Juge, et c'est là que commence le roman. Accusé, interrogé, traqué, Sturm en vient progressivement, par un cheminement de pensée dont nous connaissons tous les détails depuis *Le Zéro et l'Infini,* le livre de Kravchenko ou les récits des camps de concentration, à se faire complice de ses bourreaux. Le suprême et sadique raffinement du nouvel ordre social consistera à vouloir lui faire prendre la place du Juge. Pour sauvegarder la morale, le dernier « homme libre » se laisse, bien entendu, exécuter.

C'est puéril, on en conviendra. Car nous n'en sommes pas là, dieu merci, et il importe de lutter contre ces fantasmes qui surgissent d'une mentalité exacerbée par la guerre, les horreurs que certains d'entre nous ont trop connues et la crainte de la bombe atomique. Le livre de Walter Jens n'en est pas moins révélateur d'un état d'esprit qui se complaît à imaginer, pour les pauvres hommes que nous sommes, toutes les barbaries de l'enfer. De l'imagination à l'action, le pas est facilement franchi. Et si je ne craignais de dépasser ma pensée je dirais que l'auteur du *Monde des Accusés* paraît n'être que le revers d'une médaille dont le S. S. de Buchenwald, par exemple, serait l'avers. Le malheur, c'est que revers et avers sont indissolublement liés en fonction même de la médaille dont ils constituent les deux faces. Et le lecteur français ne peut alors s'empêcher de penser à cette phrase d'Alexandre Arnoux : « La sauvagerie, et contagieuse, multipliée, avait remplacé la bonhomie sur les visages ; ces gens haïssent en bande aussi bien qu'ils chantent en chœur. » Chats échaudés, nous craignons évidemment que l'hymne à la liberté entonné aujourd'hui ne ressemble étrangement aux cris hystériques de naguère.

On éprouvera sans doute moins de déception ou d'inquiétude à la lecture du roman de Hans Werner Richter. Au fait, il s'agit beaucoup moins d'un roman que d'une chronique romancée : celle des soldats allemands qui, vers la fin de la

(Lire la suite page 3 couverture.)

CHAPITRE HUITIÈME

JE suis excédé ! affirmait Mr. Douglas Hatfield. Plus on connaît ce pays, plus on a l'impression décourageante que rien ne sera changé, jamais. »

Dans son bureau, au siège du Groupe, devant Laura et son fondé de pouvoir, Mr. Hatfield allait et venait en discourant.

Il avait demandé à Laura de passer afin d'établir le chiffre des indemnités à réclamer pour les dégâts causés par la révolte.

Laura et M. Chavigny avaient appris un nouvel événement, annoncé à Taiyuan au début de la matinée... Quand la révolte à l'Est s'était produite, Touan avait évacué la partie du Chensi déjà occupée, se mettant d'accord avec le gouverneur de cette province pour une cessation d'hostilités. Or, ce matin, c'étaient les troupes du Chensi qui venaient d'attaquer les quatre divisions laissées par Touan le long du Houang-Ho.

— Je veux profiter de votre présence, ma chère amie, pour vous consulter avant que le Groupe se réunisse.

Laura échangea un regard un peu étonné avec son fondé de pouvoir. Mr. Hatfield poursuivait :

— Je viens de parler au téléphone avec le général Touan. Il était très calme. Il m'a affirmé qu'il battrait les envahisseurs. Il s'attendait à ce qui arrive. « Que le Groupe ne fasse rien qui gêne l'action de l'armée, et bientôt toute la province sera tranquille. » Son assurance m'a donné à songer. Son assurance et ses victoires. En effet, tout se déroule comme il nous l'avait promis en ce qui concerne les rebelles. Avec lui, au moins, nous ne sommes pas trompés.

Mr. Hatfield estimait à présent qu'il fallait à la tête de la province un vrai chef militaire pour éviter la division entre le pouvoir et l'armée.

— Le maréchal est habile. Mais sa défaite a prouvé qu'il est incapable de commander une armée. Touan a l'intention de mettre fin à la corruption qui cause des désordres perpétuels et nous coûte si cher. Nous pouvons attendre quelque chose de lui.

Il se tourna vers Laura.

— Ne pensez-vous pas ainsi ?

Elle tardait à répondre. Mr. Hatfield laissait voir qu'il n'envisageait pas sans un certain souci la réunion du Groupe, dans l'après-midi. Il allait être attaqué par les partisans du recours à la puissance étrangère, auxquels l'invasion à l'Ouest et les troubles qu'elle amènerait semblaient donner raison.

— Je dois leur proposer autre chose. J'essaierai de retenir le Groupe avec les perspectives d'une

autre politique. Je connais, ma chère amie, votre point de vue. Et je compte que vous le soutiendrez...

— M. Chavigny me représentera. Je n'ai pas l'intention d'assister à toutes les réunions du Groupe, dit Laura assez froidement.

Mr. Hatfield paraissait déçu.

Rentrant de Toung, qui, sur la route de Pékin, venait d'être repris aux rebelles, Touan arriva à 10 heures du soir à Taiyuan, accompagné de son aide de camp, le colonel Sung Wen Mei.

Aussitôt dans son bureau, au quartier général, il commanda à son aide de camp de réunir l'état-major. Wen Mei fit observer que le général était parti de Taiyuan à l'aube. Pendant la nuit, il n'avait pas dormi. Très respectueusement, Wen Mei lui suggérait de se reposer un peu. Mais le général Touan, qui lisait les dépêches parvenues dans la soirée, lui redit de réunir sans retard l'état-major. Quand tous ses officiers furent présents, il déclara :

— Je comprends maintenant comment le Houang-Ho a été franchi.

Le commandant de la division Huan annonçait que les deux divisions à sa gauche ayant déposé les armes dès que l'adversaire était apparu il avait dû commencer la retraite pour ne pas être débordé.

— Comme je le craignais, la division Tcheng et la division Kao n'ont pas combattu.

— Deux hommes nommés par Feng, fit observer Wen Mei. Ils ont vendu leurs troupes, naturellement.

Touan fit un mouvement emporté.

— Naturellement ! redit-il avec colère.

Il marcha quelques instants dans la grande pièce.

— Le moment des exemples est venu, décida-t-il. Le conseil de guerre se réunira immédiatement. Condamnation à mort de ceux qui sont passés à l'ennemi... Et tout ce qu'ils possèdent ici sera vendu aussitôt. On n'avait pas encore usé de cette sanction. Elle servira.

A Wen Mei il commanda de s'occuper de faire juger également les cinq officiers supérieurs qui, s'étant joints aux rebelles à l'Est, avaient été capturés pendant les dernières opérations.

— Feng veut attendre, rappela Wen Mei.

— Jugement et exécution cette nuit.

— Et les cadets qui ont aussi suivi les rebelles ?

— Plus tard.

— Si le commandant de la citadelle, obéissant à Feng, refusait de livrer les prisonniers ?...

— Que l'exécution ait lieu cette nuit, redit Touan. N'admettre ni opposition ni retard.

Wen Mei sortit avec un empressement très apparent.

Le commandant de l'armée et ses officiers d'état-major passèrent dans la pièce voisine. Après une brève discussion, Touan dicta ses ordres pour les deux divisions qui restaient en face des troupes du Chensi.

Elles se replieraient dans les hauteurs à l'est du Houang-Ho, avec pour mission de tenir la ligne Kantchéou-Tienche, en attendant l'arrivée des troupes envoyées à leur aide. La division Huan glisserait sur la gauche jusqu'au coude du fleuve, à la limite du Honan.

Ensuite Touan rédigea pour les chefs de ces deux divisions un message où il leur rappelait son amitié, sa confiance en leur courage et en leur droiture...

Quand Wen Mei revint, le général Touan était seul dans son bureau. Il se tenait assis, le front dans les mains. Au bruit que fit le jeune colonel en joignant les talons il sursauta, se frotta les yeux.

— Le conseil de guerre va se réunir, dit Wen Mei. J'ai pensé que Feng en serait informé. Il aurait pu tenter quelque chose pour nous soustraire les cinq prisonniers qu'il voulait préserver. Aussi je me suis rendu à la citadelle. Et j'ai fait exécuter la sentence avant qu'elle soit rendue.

Touan ne réprima pas un sourire. Wen Mei semblait très satisfait de lui-même. Il regardait ses bottes noires, brillantes (il avait pris le temps de les faire nettoyer, tandis que celles de Touan restaient jaunies de poussière.) Sa tunique était très serrée. Il passait à chaque instant la main sur son baudrier, brillant également.

— Chef, reprit-il, n'est-ce pas l'instant d'en finir ? Donnez-m'en l'ordre : je cerne le palais, j'y entre et j'arrête Feng. S'il résiste, nous l'écrasons, lui et les siens !

Le général secoua la tête.

— Il a encore trop d'hommes à lui dans l'armée. Les divisions de Ning-Ou et de Fentchéou pourraient se joindre à nos adversaires. Mais le temps cette fois nous servira. Au Groupe, on se tourne vers nous. Notre avantage ne va cesser de grandir...

Le général Touan avait repris sa tête dans ses mains. Au bout d'un moment il dit, d'un ton plus bas, comme pour lui-même :

— D'ailleurs, est-ce que je ne m'illusionne pas ? Est-il possible d'aboutir à ce que je veux ?

— Chef, je suis sûr de votre victoire ! affirma Wen Mei avec fougue. Ceux qui ont trahi étaient des amis de Feng. Mais les autres, choisis par vous, se battront. Nous nous battrons tous. Pour vous ! Votre triomphe est proche.

Touan hocha la tête.

— Mon triomphe, fit-il d'une voix sans accent.

Debout de l'autre côté du bureau, Wen Mei le regardait attentivement. Il hésita quelques instants avant de dire :

— Chef, parfois je vous vois lointain, absent. Et je ne peux m'empêcher de craindre que quelqu'un essaie de vous amener au scepticisme, au découragement...

Après un nouveau temps d'hésitation, Wen Mei continua :

— Cette femme n'oublie pas. Peut-elle oublier ?

Il ne prit pas garde à la crispation des traits de Touan.

— Elle vous attire. Elle veut avoir une influence sur vous. N'est-ce pas votre perte qu'elle cherche avec ses armes ?

Touan frappa sur le bureau et, durement, lui enjoignit de ne pas poursuivre.

D'un ton d'humilité Wen Mei entreprit de rappeler qu'il admirait Touan depuis le premier jour où il l'avait vu, en mai 1928, pendant la campagne du Nord de Tchiang Kai Chek. Le jeune général venait de prendre la tête de la 120e brigade. Tout de suite Wen Mei avait été attiré par sa personnalité. C'était le moment où une contre-offensive de Chang Tso Lin surprenait l'aile gauche de l'armée du Sud. Avec sa seule brigade d'infanterie et quelques éléments d'un régiment de chars, Touan, attaquant de flanc, avait arrêté l'ennemi et capturé son avant-garde, dans la plaine au nord de Tsinan.

— Déjà, quand je vous voyais donner vos ordres, si calme, si précis — inspiré ! — j'avais la certitude qu'un grand destin vous attendait... Depuis je n'ai cessé d'avoir des occasions de vous admirer davantage. Maintenant vous allez faire un grand pas en avant !

Wen Mei se tut quelques secondes.

— Veuillez me pardonner, chef... Je ne supporte pas l'idée que vous seriez écarté de ce destin auquel je crois tant. Depuis... depuis que vous avez certaines pensées, je suis inquiet. Je pressens un danger bien pire que les autres.

Sa voix se fit plus grave :

— Oui, bien pire.

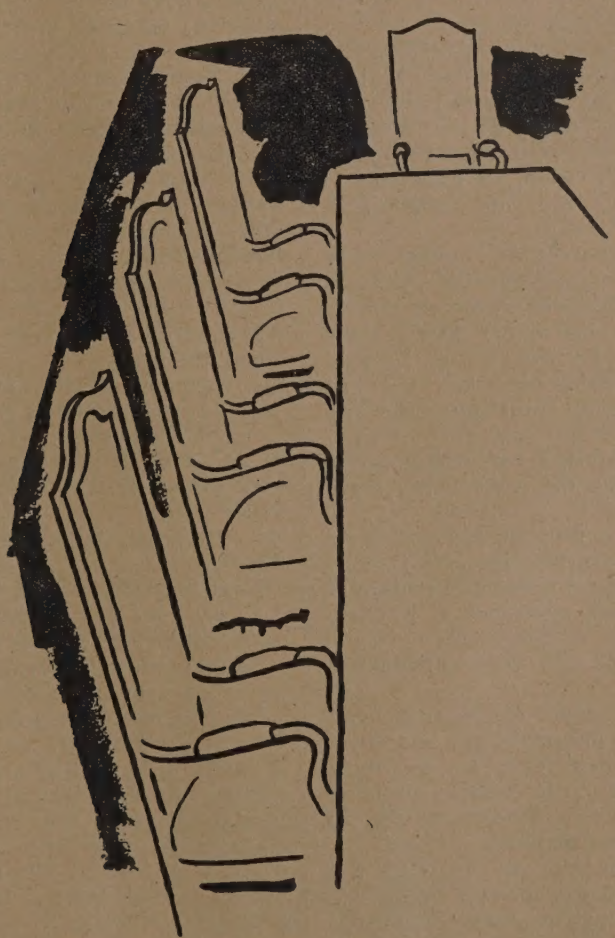
Touan ne l'interrompait plus.

— Et ce danger, chef, suis-je le seul à qui il apparaisse ?

Le général ne répondit pas. Après un assez long silence, il dit, d'un ton bref :

— Tu peux me laisser seul.

Un instant, le jeune colonel attendit. Mais Touan n'ajouta rien. Wen Mei joignit les talons et sortit, sans que le général Touan levât les yeux vers lui.



CHAPITRE NEUVIÈME

E suis venu pour vous proposer... Je dois vous parler un instant.

La voiture du général Touan était arrivée devant la grille de la maison de Laura au moment où, les phares allumés, l'auto de la jeune femme sortait de la cour.

Touan était descendu. Laura avait baissé la vitre.

— Je dois vous parler, redit-il.

Elle donna l'ordre à son chauffeur de reculer jusqu'au perron. Dans le salon, retirant son manteau de vison, elle apparut en robe de soirée tandis que le général disait :

— Je viens de changer mes projets.

Il avait d'abord voulu en finir complètement avec la révolte et retourner ensuite toute l'armée contre les envahisseurs. Mais, après le passage de la moitié des divisions de l'Ouest de leur côté, les troupes du Chensi progressaient vite. Le maréchal Feng soutenait que Touan, en attaquant le Chensi quelques semaines plus tôt, avait provoqué l'invasion.

— Je crains que les progrès de l'ennemi et la confusion qui suivrait n'impressionnent le Groupe.

Touan savait que Mr. Hatfield n'avait pu entraîner tout le Groupe à abandonner l'idée d'une éventuelle intervention japonaise. Mr. Hatfield venait de partir par avion pour Changhaï. Et Touan redoutait les décisions qui risquaient d'être prises.

Laura fit un léger mouvement d'impatience.

— Etait-ce donc de cela que vous teniez à me parler ?

— Je suis certain que la révolte et l'invasion lui succédant font partie du même mécanisme. Que sera le prochain déclenchement de ce mécanisme ? Une nouvelle insurrection, peut-être. A Taiyuan par exemple...

— Vous verriez la même main dans de nouveaux désordres ?

Il dit que le gouvernement de Nankin avait reçu une note japonaise l'informant que tout envoi de troupes ou d'armement dans les provinces touchant la Grande Muraille serait considéré comme une menace contre l'indépendance du nouvel Etat libre du Mandchoukoo.

— Ainsi le gouvernement, qui ne veut pas risquer la guerre, n'osera pas intervenir.

Si les combats continuaient assez longtemps dans la province, si le désordre augmentait, on pouvait penser que les puissances ayant de grands intérêts au Chansi se résigneraient, pour que revînt la tranquillité, à laisser le Japon agir comme il l'avait fait en Mandchourie...

— Mais la révolte à l'Est va vers l'étouffement. Les envahisseurs seront battus. C'est pourquoi on provoquera autre chose. Un massacre à Taiyuan, dont l'importance rappellerait ceux des Boxers, aurait partout un retentissement tel que l'action japonaise serait légitimée.

— Y a-t-il des raisons très sérieuses pour faire ces prévisions ?

Il inclina gravement la tête.

— Je suis obligé de quitter Taiyuan dans quelques heures. Il faut arrêter l'invasion. Une fois parti, je ne serai plus sûr de ce qui pourra se passer, bien que je veuille laisser, pour commander à Taiyuan, le plus loyal de mes officiers. Si vous restiez ici, j'aurais beaucoup d'inquiétudes pour vous.

Elle leva les yeux, surprise.

— Je n'ai pas achevé de régler toutes les affaires pour lesquelles je suis revenue de Saïgon, avant de regagner la France, dit-elle. Et je ne pense pas que j'avancerai mon départ.

— Votre départ.., Ce n'est pas de lui que je veux parler. J'ai su qu'avant l'invasion vous aviez l'intention d'aller visiter votre mine, près de Kouang-Choun, où des aménagements vont être faits. Vous deviez passer quelques jours dans la maison que vous possédez là-bas et où vous aviez déjà séjourné l'an dernier, je crois. J'établirai justement mon quartier général à Kouang-Choun. Cette ville sera donc sous la protection de mes troupes. Je voulais vous demander si vous n'accepteriez pas de faire, à présent, ce voyage que vous projetiez.

Un moment s'écoula avant qu'elle répondît :

— Je ne m'attendais pas à cette proposition.

— Je suis anxieux à l'idée que vous allez rester à Taiyuan. Je ne supporterai pas l'angoisse de vous savoir en danger, et de ne rien pouvoir pour vous.

— Il s'agit donc d'assurer votre tranquillité d'esprit.

Il la regarda d'un air de reproche.

— En vous préservant, je réparerais un peu...

Le visage de Laura se crispa.

— Je mériterais peut-être d'atténuer la rigueur que vous pouvez me garder.

Elle voyait de nouveau ses yeux cernés se fermer. Les traits du général portaient davantage la trace de la fatigue des journées et des nuits récentes. Sa voix était plus basse. Et par instants il semblait parler avec effort.

— Quand les rebelles avançaient vers Taiyuan, avant votre retour, Mr. Hatfield avait prévu un départ des étrangers si la situation devenait trop menaçante, dit-elle.

— Ceux qui provoqueraient un mouvement à Taiyuan auraient intérêt à ce que les étrangers ne s'échappent pas.

— Mais si vos troupes étaient battues...

— Elles ne seront pas battues, affirma-t-il. D'ailleurs, vous pourriez toujours facilement partir de Kouang-Choun vers le Honan. Et, quoi qu'il se

produise, je suis sûr que là-bas vous seriez protégée.

Il parla encore sans que Laura parût décidée. Quand il se tut, elle se contenta de dire qu'elle était en retard à la soirée de Mrs. Ellen Hatfield.

— Je vous en prie, veuillez songer à ce que je viens de dire, demanda-t-il. Mon départ de Taiyuan est fixé à 1 heure du matin... Il faudrait que votre voiture ait la protection de l'escorte. Je m'arrêterai devant votre maison avant de quitter Taiyuan.

Dès que Wen Mei pénétra dans le bureau, le général Touan le pria de rendre compte rapidement des dernières opérations contre les rebelles à l'Est, dans le secteur de la voie ferrée, d'où il l'avait fait rappeler. Puis Wen Mei fut averti qu'il portait à présent le grade de général. Wen Mei devenait gouverneur militaire de la région de Taiyuan. En outre il commanderait les troupes chargées de rétablir l'ordre dans les territoires de l'Est...

— Gouverneur de Taiyuan, moi !

Interrompant les remerciements de Wen Mei, surpris et transporté par cet avancement, Touan lui dit les raisons d'une décision prise le jour même. En quittant Taiyuan, où les intrigues contre lui allaient se développer davantage, Touan avait besoin d'y laisser un homme très sûr.

— Celui dont la fidélité est la plus certaine, c'est toi... Tu es très jeune. Des pressions seront faites de tous les côtés. Sois toujours sur tes gardes. N'oublie rien de mes instructions !

Touan commenta ses ordres écrits. Chaque fois qu'il se taisait, Wen Mei inclinait la tête.

— Beaucoup de fermeté, mais ne suis pas ta tendance à l'excès. Comprends bien que les officiers fusillés à la citadelle pour s'être joints aux rebelles l'ont été avant tout afin que d'autres ne les imitent pas. Afin d'éviter des exécutions plus nombreuses. Seul le sang versé avec discernement est utile...

Il lui recommanda de ne rien provoquer de définitif, soit du côté du maréchal Feng, soit à l'égard d'Isoshi.

Wen Mei s'étonna que le maréchal eût signé sa nomination.

— Il n'a pas cédé tout de suite, évidemment, dit Touan. Il aurait voulu désigner un des siens. J'ai menacé. Et devant la force il s'est dérobé encore. Mais dis-toi aussi qu'il ne l'a pas fait sans arrière-pensée... Rappelle-toi que notre succès dépend autant de ce qui se passera ici que de la bataille à l'Ouest.

Wen Mei remercia encore avec fougue.

— Chef, affirma-t-il ensuite, je veux vous servir ! Seulement vous servir. Si je dois mourir pour faire tomber un obstacle, j'y serai prêt quand vous le commanderez.

Touan considéra le jeune officier dont il connaissait toute la sincérité. L'émotion avait fait trembler la voix ardente de Wen Mei. Touan détourna son regard. Puis, sans dire un mot, avant de quitter Wen Mei il le serra fortement contre lui.

Quand, à 1 heure du matin, sa voiture s'arrêta devant la grille de la maison de Laura, le général Touan eut un tressaillement : la lumière brillait aux fenêtres.

Dans l'entrée il trouva le domestique français qui servait de chauffeur portant des valises vers l'auto de Laura. En manteau de voyage, suivie de sa femme de chambre chinoise, Laura parut.

— Je vais donc revoir Kouang-Choun. M. Chavigny me dit que puisque je devais y aller j'aurais tort de ne pas profiter de l'escorte. Après tout, que ce voyage ait lieu maintenant ou un peu plus tard... M. Chavigny m'a renseignée sur les questions à discuter avec les ingénieurs de la mine. Je leur porte ses instructions. Ainsi je lui éviterai de se rendre là-bas.

— Je n'osais penser que vous partiriez à Kouang-Choun, murmura le général.

D'un ton toujours léger, Laura dit encore :

— Cette réception chez Mrs. Hatfield ne me fait pas regretter un éloignement de quelques jours. Chaque fois les mêmes visages, les mêmes sujets pour des conversations assez vite ennuyeuses. Ce ne doit pas être différent à Bar-le-Duc ou à Mont-de-Marsan !

Lorsqu'ils sortirent sur le perron, où le vent, chaud à présent, les frappa au visage d'une rafale de poussière, leurs regards se rencontrèrent. Laura avait abandonné cette sorte d'enjouement. Ils étaient graves l'un et l'autre.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'escorte se composait de quatre autos blindées et de cinq camions transportant des hommes de la garde. Cinq voitures réservées à l'état-major suivaient celle du commandant de l'armée et celle de Laura.

Au lever du jour les voitures, avançant sur la nouvelle route assez large pour permettre de dépasser les convois, se trouvaient au delà de Chouning. Depuis les récentes pluies qui avaient éloigné pour cette année la crainte de la famine, les champs en terrasses, sur les collines, verdoyaient. Si le millet et le blé sortaient à peine de terre, le kaoliang était déjà haut, surtout dans le fond des vallées.

Il n'y eut pas d'arrêt avant Lotchang, qui fut atteint à 10 heures. Les voitures se rangèrent devant le petit palais construit sous le règne de l'impératrice Tseu-hi, trente ans plus tôt, par le gouverneur du Chansi, qui, né à Lotchang, venait y séjourner assez fréquemment. Touan conduisit Laura à l'appartement préparé pour elle. Puis il la quitta pour présider la conférence d'état-major.

Une heure plus tard il la retrouva dans les jardins vallonnés, plantés de pins et de cèdres, où se croisaient de nombreux canaux à l'eau transparente. Elle contemplait le petit palais, qui, avec ses murs gris, ses toits de tuiles jaunes et bleues, ses fenêtres à treillis, ses colonnes de laque, avait apparemment été construit sur le modèle du palais d'été de Pékin...

L'avance ennemie se faisait suivant deux axes séparés par environ 200 kilomètres. L'une des armées du Chensi avait pris le matin Mengtzé, la dernière localité atteinte à l'ouest par la nouvelle route partant de Taiyuan et qui devait être prolongée jusqu'à Yenan. L'autre armée remontait le long de la voie ferrée.

Depuis quelques jours il faisait une chaleur lourde. Le vent soufflait par intervalles, oppressant, et les grains de sable qu'il lançait étaient brûlants.

Sur le pont, au-dessus du plus large des canaux, le général Touan venait de s'adosser à la balustrade. Sa fatigue était plus visible encore que les jours précédents. Il lui arrivait de s'arrêter au milieu d'une phrase, de sembler se contraindre pour reprendre. Ses épaules se voûtaient un peu. Et Laura remarquait ses yeux trop brillants.

Soudain elle le vit chanceler. Il fit un mouvement vers elle, sa main droite s'accrochant à l'épaule de Laura. Elle le reçut dans ses bras et elle s'étonna de le sentir si léger, de le soutenir aussi aisément. Sa joue qui frôla un instant celle de Laura était moite.

Laura entendit des pas s'approcher derrière elle, très vite, dans l'allée. C'était le capitaine Shao, le chef de la garde de Touan. Il voulut aider Laura à faire avancer le général. Mais ce dernier ne bougeait pas. Ses yeux s'étaient fermés.

— Il a perdu connaissance. Transportez-le dans le palais, commanda Laura.

Le capitaine appela deux hommes de la garde. Une fois Touan allongé dans la chambre qui avait été préparée pour Laura, la jeune femme envoya le capitaine Shao à la recherche d'un médecin à Lotchang.

Laura avait dégrafé la tunique du général. Elle prit son poignet. Il était très fiévreux. Touan ouvrit les yeux. Fixement, il regardait Laura penchée vers lui et murmurait des mots qu'elle ne comprenait pas.

Le médecin, un vieux Chinois en robe bleue, n'eut pas d'indécision. Touan avait été pris d'un accès de la fièvre des collines. Les paysans trop mal nourris, exposés sans cesse au vent poussiéreux, en sont surtout les victimes, principalement les années de grande sécheresse, donc de famine. Le mal n'aurait certainement pas atteint le général si ce dernier ne s'était pas trouvé aussi affaibli. C'était cet affaiblissement, cause de la syncope, qui inquiétait le médecin.

— Une aggravation peut-elle survenir ? demanda Laura.

Le vieil homme hochait la tête. Il ne parlait que sa langue. Et le capitaine Shao traduisait.

Dans les cas ordinaires, au bout d'une journée — au plus tard le surlendemain — la fièvre cesse. Autrement le malade risque de se trouver très en danger.

Une heure plus tard, après avoir laissé sa femme de chambre chinoise auprès du général, Laura sortit dans la première cour.

Quand Touan avait cessé de délirer, le docteur lui avait donné un remède destiné à le faire tomber dans le sommeil. L'essentiel était que Touan rattrapât une partie du repos qui lui avait à peu près complètement manqué au cours des journées et des nuits précédentes.

Laura, préoccupée, marchait seule dans la cour quand le capitaine Shao vint la rejoindre. Il se découvrit. C'était un homme petit, menu, aux cheveux gris. Parlant avec beaucoup de respect, il commença par assurer à Laura qu'il était absolument dévoué au général.

— Ma mission, madame, est de le protéger. C'est pour cela que j'ose, à ma honte, prendre la liberté de vous dire...

Le chef de la garde voulait signaler à Laura des éventualités qu'elle ne connaissait peut-être pas entièrement. Cette maladie risquait d'avoir un effet dangereux sur l'état d'esprit des officiers. Déjà ils s'inquiétaient, ils discutaient...

— Le général a choisi tous les membres de son état-major. Je pense donc qu'il peut compter sur eux.

— Tant qu'il est là, madame ; tant qu'il commande. Si, en ce moment où se prépare la bataille, ils ne sentent plus sur eux son autorité, le résultat peut être fâcheux, très fâcheux...

— Mais le général va se rétablir bientôt.

Cependant, comme elle disait cela, Laura se rappelait l'expression dubitative du médecin chinois.

— Je ne suis que le commandant de la garde, madame. Mais je vois le général chaque jour. Je le connais mieux que les autres... Je resterai, quoi qu'il se produise. Aussi, madame, j'aurai l'extrême impolitesse de dire ce qu'il conviendrait de faire, si vous le vouliez bien.

Parlant anglais en cherchant ses mots, s'interrompant à chaque instant pour assurer Laura de tout son respect, il lui suggérait de s'adresser elle-même aux officiers qui attendaient ; de le faire comme si elle transmettait les ordres de Touan.

Laura comprenait quelle place le capitaine et les autres lui prêtaient auprès du général Touan. Elle répondit assez sèchement qu'elle n'avait rien à dire aux officiers. Elle lui conseilla de leur annoncer ce dont souffrait Touan, ainsi que la nécessité de demeurer plusieurs jours à Lotchang.

De la tête il fit un signe négatif. Il ne serait pas bon, d'après lui, qu'ils apprissent que Touan ne pouvait plus commander et qu'on n'était pas sûr de son rétablissement pour les jours prochains. Il avait défendu au docteur de le dire. En ces moments d'incertitude les officiers seraient trop tentés de se tourner ailleurs et, peut-être, de faire quelque chose qui leur vaudrait la protection des ennemis de leur chef. Si Laura leur parlait et leur donnait des ordres au nom du général, ils obéiraient, ils resteraient, assura le capitaine Shao.

Laura, ennuyée, refusa encore. Comme, avec beaucoup de précautions, il insistait, elle dit :

— Allons voir comment va le général...

Ce dernier, le front brillant de sueur, s'était remis à délirer. Laura fit rappeler le médecin par sa femme de chambre. Parlant bas, le capitaine Shao, avec la même obstination déférente, lui demandait toujours de s'adresser aux officiers. Il certifiait que pour eux Laura représentait le général Touan. Il décrivait le prestige qu'une étrangère, belle, compagne de leur chef — ces paroles firent tressaillir Laura — avait pour eux.

— Il ne peut se défendre. Mais ni vous ni moi nous ne l'abandonnerons, madame. Regardez-le — veuillez pardonner mon impolitesse, je vous en prie, madame — regardez-le.

Parmi les mots mal distincts que le général prononçait, Laura reconnut son nom. Elle soupira.

— Soit. Réunissez-les. Je vais venir, finit-elle par dire.

Le médecin avait déclaré que rien de nouveau ne se dessinait.

Dans le vestibule, devant une glace en losange encadrée de bois de teck, Laura s'arrêta un instant. Elle songeait à la singularité de ce qu'elle allait faire.

Le capitaine Shao reparut. Il la guida jusqu'à la pièce où s'était tenue la conférence d'état-major. Devant la porte du cabinet de travail de l'ancien gouverneur, il s'effaça. Au mur restait accroché un grand portrait de l'impératrice Tseu-hi. A l'entrée de Laura les talons claquèrent. Les officiers, assez jeunes pour la plupart, s'inclinèrent. Parmi eux se trouvait un Européen, le général Andréi Zichkine, des anciennes forces impériales russes, attaché à l'état-major de l'armée de Mandchourie, de 1920 à l'occupation japonaise.

— Messieurs, dit Laura, s'efforçant de garder un ton très naturel, le commandant de l'armée a eu un léger malaise, dû à sa tâche trop lourde de ces derniers jours. Il veut prendre un peu de repos aujourd'hui, avant la bataille. Nous ne repartirons donc pas tout à l'heure.

Ils s'inclinèrent de nouveau. Le chef de l'état-major fit un pas. Après s'être penché en avant, tenant ses mains le long du corps, il dit :

— Madame, l'état-major vous remercie profondément de ces paroles, si claires et très suffisantes. Cependant, à ma honte, je vais me conduire d'une façon extrêmement incorrecte. Il s'agit du salut de l'armée, du destin de la province. Mais cela n'excuse pas ma grossièreté : je me permets de demander une précision.

Il voulait savoir si le plan arrêté serait modifié. Laura n'hésita qu'un instant.

— Le commandant de l'armée me charge de vous dire que rien de ce qu'il a décidé pour les opérations n'est changé.

Pour éviter de nouvelles questions, elle conclut par ces mots qui les congédiaient :

— Merci, messieurs.

Les talons claquèrent encore. Chacun des officiers s'inclina profondément. Ils sortirent sans tourner le dos à Laura.

CHAPITRE DEUXIÈME

UAND la fièvre va-t-elle tomber ?

Dans le salon voisin de la chambre où le général était couché, Laura interrogeait le médecin militaire que le capitaine Shao avait trouvé dans la matinée parmi les troupes qui traversaient la ville.

Il n'avait rien dit de plus que le vieux docteur chinois de Lotchang. Il avait seulement fait une piqûre.

— Madame, les moments de délire devraient déjà avoir cessé, répondit-il à Laura. Mais leur persistance peut s'expliquer par l'état de grande fatigue dans lequel se trouvait M. le commandant de l'armée.

— Pensez-vous que cela aille plus loin qu'un simple accès de fièvre ?

— On ne le saura que demain, madame...

Laura était restée jusqu'à 1 heure du matin auprès du malade, dont le sommeil était toujours interrompu par le délire. Ensuite sa femme de chambre l'avait remplacée.

— Que va-t-il se passer s'il ne se rétablit pas très vite ? dit-elle comme pour elle-même.

Le médecin déclara qu'il ferait une nouvelle piqûre au début de l'après-midi. Il affirma que la fièvre pouvait cesser avant la fin de la journée. Mais Laura sentait bien qu'il n'était nullement sûr que cela se produirait.

Le capitaine Shao était entré dans le salon. Il prit Laura à part pour l'avertir de la perplexité des officiers. Aucune réunion d'état-major n'avait eu lieu ce matin. Ils n'avaient pas vu le général Touan. Or la bataille contre l'armée avançant le long de la route de Taiyuan aurait dû être livrée le lendemain. La division qui retardait l'ennemi autour de la route venait d'annoncer qu'elle ne tiendrait pas plus de quelques heures avant de se replier de nouveau. Les avant-gardes des troupes de renfort auraient à peine le temps de la rejoindre. Fallait-il hâter leur mouvement ou bien attendre l'adversaire sur de nouvelles positions ?

— Je ne peux pas décider cela, dit Laura.

Le ciel ne cessait de s'obscurcir. La chaleur des derniers jours allait être suivie d'un de ces orages fréquents l'été dans le Nord.

Shao insista ce jour-là encore, avec infiniment de politesse, pour qu'elle parlât aux officiers. On prétendait, dans l'état-major, que le général Touan était très malade et incapable pour longtemps de diriger l'armée. Certains faisaient ressortir que la situation des officiers de Touan, pris entre les troupes du Chensi qui avançaient et le maréchal hostile, imposerait très vite des décisions nouvelles.

— Pourquoi ne pas dire au chef de l'état-major de prendre le commandement ?

Le capitaine Shao hocha la tête.

— Madame, mon opinion est sans valeur. Cependant, je me permets de profiter de votre bienveillance. Je suis extrêmement confus de mon impolitesse... Il ne faut pas, madame, que les officiers aient la certitude que le général ne peut plus donner d'ordres.

Par la fenêtre, il lui montra les soldats de la garde qui allaient et venaient, deux par deux, la baïonnette au canon, des grenades à manche passées à la ceinture.

— Dans le vestibule aussi, j'ai renforcé la garde... Madame, veuillez me pardonner d'oser dire qu'il serait nécessaire que vous ne laissiez pas les officiers à leurs hésitations. Vous leur feriez voir qu'ils ont encore quelqu'un au-dessus d'eux.

Il répéta :

— Je suis extrêmement confus de mon impolitesse.

— Mais que dire ? fit Laura.

L'essentiel, d'après le capitaine, était qu'elle leur donnât des ordres comme s'il s'agissait de ceux du général.

Ainsi du temps serait gagné. Des événements dangereux pourraient être évités.

Brièvement, il expliqua la position des armées. Pour la bataille contre la première pointe ennemie, Touan voulait concentrer ses forces sur la ligne de hauteurs, derrière Mengtzé. Là il aurait arrêté l'armée du Chensi, pour la vaincre ensuite dans la plaine.

Laura réfléchissait.

— Il me paraît certain que le général ne pourra pas être là-bas et diriger la bataille demain. Il faudrait retarder cette bataille. C'est cela, retarder. Existe-t-il, en arrière, un autre endroit où les mêmes opérations soient possibles ?

— Beaucoup plus loin à l'Est, madame. Les hauteurs qui dominent Kouang-Choun...

Le ciel s'était tellement assombri qu'il faisait presque nuit. Des gouttes se mirent à tomber. Puis, soudain, ce furent de gros morceaux de grêle. Les soldats couraient s'abriter le long des murs.

Laura resta un moment indécise. Finalement, elle dit :

— Rassemblez-les. Comme hier.

— Je vais leur dire, madame, que vous ferez aux officiers l'honneur de transmettre les instructions du général.

Ainsi que la veille, Laura s'arrêta devant la glace, dans le vestibule. Elle portait une simple robe de laine grise et avait, ce jour-là, les cheveux relevés. Elle songeait à l'étonnement qu'elle aurait ressenti, une semaine plus tôt, si on lui avait prédit ce qu'elle allait faire. Soudain elle se remémora une banalité qu'aimait répéter, une dizaine d'années plus tôt à Paris, sa préceptrice, M^lle^ Brunier : « Il faut développer l'esprit d'initiative des jeunes filles. Dans une société comme

la nôtre, c'est ce dont elles auront le plus besoin. » Laura sourit malgré elle.

Un instant plus tard Laura pénétrait dans le cabinet de travail, où une longue table sur laquelle des cartes étaient déployées avait été installée. Après le garde à vous et les inclinations de buste, le chef d'état-major, un général, petit, presque chauve, au corps épais, commença par dire la gratitude des officiers pour le grand honneur que Laura voulait bien leur faire.

Laura savait que le général Touan, organisant son armée d'une manière européenne, négligeait tout à fait la vieille politesse. Et elle s'étonnait que les officiers de l'état-major comme le capitaine Shao fissent preuve à son égard de cette politesse dont ils devaient s'abstenir avec le général Touan.

Quand le chef d'état-major eut achevé, elle remercia elle aussi et les pria de prendre place autour de la table. Elle s'assit dans le haut fauteuil en bois sculpté.

Laura avait suffisamment eu l'occasion de constater l'impression que produisait sa présence, quelle que fût la race ou la situation des hommes devant qui elle se trouvait. Cependant elle jugea bon de veiller particulièrement à garder en cette circonstance toute son impassibilité.

Le chef de l'état-major resta debout pour détailler la situation d'après les dernières dépêches. A chaque instant il se penchait sur la carte, montrait à Laura les lieux où se situaient les combats. Elle feignait de suivre ce qu'il disait. En réalité elle s'efforçait de garder nettes en son esprit les rapides explications qu'avait données le capitaine Shao, beaucoup plus claires pour elle que l'exposé, abondant et encombré de termes particuliers, du chef d'état-major.

Quand il se tut, elle déclara, après quelques instants :

— Messieurs, le commandant de l'armée avait prévu que la pression ennemie rendrait difficile de tenir les hauteurs après Mengtzé. Il entend engager la bataille de la même manière, mais plus en arrière. Son indisposition a pris fin. Néanmoins les docteurs prescrivent encore une journée et une nuit de repos pour effacer tout à fait l'excès de fatigue. Le commandant de l'armée a refusé d'abord. Mais il sait quelle confiance il lui est permis d'avoir dans les hautes qualités de l'état-major. Il a finalement estimé qu'il pouvait suivre l'avis des docteurs sans que l'armée coure un danger.

Elle les regarda. Leurs visages indiquaient seulement l'attention la plus déférente.

— Voici les instructions du commandant de l'armée : les troupes seront groupées derrière Kouang-Choun... Demain matin le commandant de l'armée vous donnera ses ordres lui-même.

Après avoir eu recours aux longues formules de politesse coutumières, un officier observa que ce nouveau et important repli allait produire dans la province et dans l'armée un effet très défavorable. Certains l'approuvèrent. D'autres, dont le général Zichkine, estimaient au contraire qu'il était habile de laisser reposer les troupes de renfort derrière Kouang-Choun au lieu de les faire avancer précipitamment à la rencontre de l'ennemi.

Laura se souvenait de tout ce que lui avait dit le chef de la garde sur la nécessité de rappeler l'autorité du général Touan. Comme la discussion se poursuivait, elle déclara, dévisageant ceux qui avaient fait des objections — et aucun ne soutint son regard :

— Messieurs, je vous sais gré, au nom du commandant de l'armée, de vos remarques.

D'un ton bref, elle ajouta :

— Toutefois, l'exécution des ordres ne doit pas être retardée.

Elle se leva, imitée aussitôt par eux tous. Tandis qu'ils la saluaient, elle se disait : « Si Mrs. Hatfield et ses amies de la société étrangère de Taiyuan pouvaient me voir... » Elle pensait à ce que sa situation avait de surprenant. Puis, dans le corridor, en se dirigeant vers la chambre de Touan, elle fut prise d'une appréhension. Que se produirait-il le lendemain s'il n'était pas guéri ?

La pluie ne tombait plus. Déjà le ciel s'éclaircissait. Les dalles de la cour restaient couvertes de grêlons qu'écrasaient les soldats de la garde qui s'étaient remis à aller et venir, le fusil sur l'épaule.

« Ni vous ni moi ne l'abandonnerons », avait dit le capitaine Shao. Cependant Laura se disait, une fois de plus, qu'elle n'était qu'à neuf heures de Taiyuan. Pourquoi ne pas y revenir ?

Après être restée un instant pensive devant la fenêtre du salon, Laura se rendit auprès du général.

Elle prit la place de sa femme de chambre, non loin du lit. La pièce était aux trois quarts dans l'ombre. Laura s'approcha davantage. Un long moment elle resta les yeux fixés sur le visage où passaient par instant de rapides crispations. Puis le regard de Laura se porta sur le meuble épais et bas, près du lit. Un verre, un paquet contenant une poudre grisâtre, une carafe d'eau y étaient posés. Dans le verre le médecin militaire avait versé un peu de la poudre.

— Voudrez-vous faire prendre cela à M. le commandant de l'armée, quand Son Excellence se réveillera ? Vous pourrez recommencer, madame, avant la nuit...

Laura, maintenant, avait fermé les yeux. Ses pensées la ramenaient en arrière. D'abord elle revoyait la première visite du général Touan, à Taiyuan. Puis, plus loin : Yuanping ! Et le but qu'elle s'était désigné...

Elle fit quelques pas, revint vers le lit. Le verre, le paquet sur le meuble retenaient son regard. Touan bougea, eut un soupir, comme s'il se plaignait. La souffrance donnait à ce visage, dont la jeunesse avait surpris Laura au début, une expression aussi touchante que celle d'un enfant malheureux. Un enfant !

Le cœur de Laura se serrait. Elle alla vers la fenêtre dont elle écarta un peu les rideaux. Un moment elle resta le front appuyé aux vitres. Lentement, elle se rapprocha du lit. Elle se pencha, très près. Des gouttes de sueur luisaient encore sur le front du général Touan. Laura, doucement, essuya ce front. Elle ramena le drap sur les épaules.

A son tour elle soupira. Et elle se prit la tête dans les mains.

Vers la fin de l'après-midi, la femme de chambre chinoise vint annoncer à Laura, qui se reposait un peu, que le malade dormait sans agitation, avec une respiration régulière.

Le médecin militaire, que Laura avait prié de ne pas quitter Lotchang, constata que l'accès de fièvre était passé.

— L'aggravation que j'appréhendais ce matin n'est plus à craindre, madame. Laissons dormir M. le commandant de l'armée...

Un peu plus tard, Laura, restée seule, observait le visage, détendu à présent, du général. Elle vit les yeux de Touan s'ouvrir. Elle fit un mouvement en arrière. Il regardait de son côté. Un moment passa. La voyait-il ? Soudain il dit, très bas :

— Laura...

Elle s'approcha de nouveau.

— Que s'est-il passé ? interrogea-t-il faiblement.

Comme il s'inquiétait de la situation, elle lui exposa ce qui avait été décidé.

— Vous êtes venue à mon aide. Vous me soutenez, murmura-t-il.

Et, après un temps.

— Maintenant, je pourrai vous dire...

— Le médecin demande que vous vous reposiez jusqu'à demain.

Elle prit le verre sur le meuble bas. Quand, après avoir bu, Touan voulut parler, elle ne le lui permit pas.

— Je ne tiens pas à jouer encore aux improvisations stratégiques, dit-elle en souriant. Je craindrais de m'en lasser vite.

Un instant plus tard il avait de nouveau fermé les paupières. Une mèche de cheveux tombait sur ses yeux. Pensant qu'il s'était rendormi, elle releva cette mèche, frôlant son front. Alors il saisit son poignet. Ardemment, il pressa la main de Laura contre ses lèvres.

Le lendemain matin Laura se leva de bonne heure. Elle trouva Touan qui, en compagnie de son chef d'état-major, faisait quelques pas dans la première cour.

A la vue de Laura, Touan pria le chef d'état-major de rassembler les officiers pour la conférence. Puis, avec Laura, il alla jusqu'aux jardins.

— Aujourd'hui, vous me laisserez vous dire...

— Je n'ai fait qu'écouter votre capitaine Shao. Et il avait une manière d'insister telle que je ne pouvais qu'en arriver à ce qu'il voulait.

— Il est né à Canton. Aussi en 1928, au moment de l'avance de Tchiang Kai Chek, on soupçonnait ici Shao d'être en rapports avec nous. Le père de Feng l'avait cassé. Je l'ai rétabli dans son grade. Il s'en souvient. Et comme il n'a pas d'ambition, je peux me fier à lui.

Ils marchaient vers le pont où, deux jours plus tôt, Laura avait reçu dans ses bras le général, quand il chancelait. Le ciel, entièrement bleu un moment plus tôt, se couvrait rapidement au nord. Un nouvel orage de grêle approchait. Des merles gris s'envolaient des buis, devant Laura et le général, en lançant leur cri aigu.

— Shao connaît bien les officiers. Ici, on change vite de côté. Dans l'instabilité actuelle je pouvais être abandonné. Et plus qu'abandonné ! Vous m'avez protégé...

— Vous m'avez tellement parlé de ma protection, dit-elle avec un sourire de légère ironie. Ne vouliez-vous pas me voir quitter Taiyuan parce que vous aviez la certitude que rien alors ne vous empêcherait d'assurer ma sécurité ? (Il prit la main de Laura, la porta une seconde à ses lèvres.) Vos officiers doivent vous attendre. N'est-il pas temps que vous repreniez réellement votre commandement ? Vos adversaires avancent toujours. La bataille est proche.

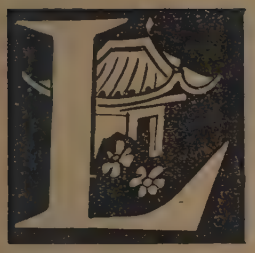
Les nuages avaient caché le soleil. Le vent se leva brusquement.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers la maison, le général tint le bras de Laura pendant un instant, comme s'il avait encore besoin d'un appui. Et sans être interrompu cette fois, il put déclarer, d'une voix basse et ardente :

— Ces deux derniers jours me font croire que l'espoir qui ne me quitte pas n'est pas illusoire.

Il lui sembla que le bras de Laura avait tremblé.

CHAPITRE TROISIÈME



Le général Touan voulait en finir en une seule bataille avec l'armée qui avançait le long de la route de Taiyuan. Quand l'ennemi entra dans Kouang-Choun, au cours de la soirée du 11 juillet, les troupes du Chansi qui reculaient avaient été renforcées, sur les crêtes, à l'est de la ville, par deux divisions d'infanterie. La plaine de Kouang-Choun convenait mieux encore que les environs de Mengtzé pour les desseins de Touan.

— Il ne nous reste qu'à gagner une bataille que vous avez préparée, avait-il dit à Laura en souriant.

Il savait que l'ennemi entreprendrait aussitôt le pillage de la ville. L'orgie durerait toute la nuit... Dès la fin du jour les troupes de Touan se déployèrent pour l'investissement. Une heure avant l'aube, les deux colonnes marchant pour encercler Kouang-Choun se rejoignaient au sud sans même avoir rencontré une patrouille. Peu après l'artillerie de Touan ouvrait le feu sur la ville.

Ces renseignements furent donnés à Laura dans la matinée par le jeune commandant que Touan, une fois la bataille terminée, avait envoyé à Lotchang. Le commandant escorterait Laura jusqu'à Kouang-Choun.

— Ailleurs, cela aurait pu être une bataille d'anéantissement. Quoi qu'ils aient fait, ils n'auraient pas brisé le cercle fermé par le général. Mais tout s'est déroulé comme presque toujours chez nous. Très traditionnellement...

Le commandant, comme Wen Mei, était de ces nouveaux officiers qui, suivant les idées d'une partie de la jeunesse intellectuelle, admiraient tout ce qui venait de l'étranger et dénigraient à chaque occasion leurs compatriotes et les coutumes chinoises.

— Jusque-là ils avaient avancé grâce à leur nombre, sans grande bataille véritable. Quand ils ont vu qu'ici c'était autre chose, qu'il s'agissait d'un bombardement sérieux, ils ont envoyé tout de suite des parlementaires pour savoir quel dédommagement nous verserions s'ils cessaient le combat. Mais le général, lui, n'achète pas ses victoires ! Ils devaient se battre ou se rendre. Ils se sont rendus sans tenter la moindre sortie. Mais non sans avoir présenté, à plusieurs reprises, leurs propositions. Pour ne pas prolonger le bombardement, le général a accepté une de ces propositions. Notre communiqué leur prêtera une résistance obstinée. Ils n'auraient mis fin à la lutte qu'après avoir perdu la plus grande partie de leur armée et pour épargner la population de la ville.

Avec mépris, le jeune commandant déclara :

— Ainsi ils croient préserver ce qui, après les bénéfices qu'ils attendent d'une guerre sans risques, compte le plus pour eux : les apparences. La face !

A Kouang-Choun, à la fin de la matinée, Laura retrouva le général Touan dans une des riches habitations du quartier ouest. Laura voulait se rendre tout de suite dans sa maison, à l'autre bout de la ville (son mari l'avait achetée quand il avait obtenu une concession à Kouang-Choun).

Touan objecta que la maison ne serait pas préparée comme celle-ci. D'autre part, il faudrait traverser la ville, où les destructions du bombardement n'étaient pas déblayées. Des maisons brûlaient. Du perron où ils se tenaient, ils voyaient une fumée épaisse, rayée de hautes flammes, s'élever au centre de la ville.

— De plus, dit Touan, j'attends mes adversaires. Mes anciens adversaires. Je voulais vous prier d'assister au déjeuner.

Il assura que la présence de Laura rendrait moins sévère ce repas de soldats.

— Et cela vous intéressera. Vous aurez l'occasion de voir ce qui déconcerte tant les étrangers : comment en Chine une armée passe tranquillement dans le camp du plus fort.

Quand Laura eut changé son costume de voyage pour une robe de serge noire, Touan envoya son chef d'état-major chercher les généraux de l'armée battue.

La garde de Touan s'alignait sur deux rangs se faisant face, du perron à la grille de l'entrée.

Les yeux du général revenaient à chaque instant sur Laura. Comme s'il ne pouvait retenir ces mots, il dit tout bas :

— Que vous êtes belle !...

Des voitures s'arrêtaient dans la rue. Le capitaine Shao cria un ordre, les soldats de la garde présentèrent les armes. Marchant à côté du chef d'état-major de Touan, le commandant de l'armée vaincue parut à la grille. Cinq autres généraux le suivaient.

Laura restait un peu en arrière. Les traits de Touan étaient moins tirés. De nouveau il se tenait très droit. Elle remarqua que son expression s'était faite hautaine, presque dure. Les officiers de l'état-major, les chefs des brigades et des divisions avaient rejoint Touan sur le perron.

Sitôt la grille franchie, les généraux du Chensi s'inclinèrent. Ils firent trois pas, s'inclinèrent encore. Trois pas, une nouvelle inclination... Le chef d'état-major de Touan lui présenta le vaincu : un vieillard maigre et voûté, portant, malgré la chaleur, une longue pelisse grise qui lui tombait jusqu'aux pieds. Touan ne fit qu'un salut militaire.

Le vieux général, à son tour, présenta ses seconds. Il souligna qu'eux et lui étaient tout à fait indignes d'être reçus par l'illustre général Touan Hsi-Lien. Puis il se mit à prononcer, sans aucun embarras, un long éloge de son vainqueur. Celui-ci se contenta de remercier en quelques mots. S'il avait suivi les mêmes usages que le vieux général, il aurait dû protester, affirmer qu'il ne méritait aucun de ces compliments. Il dédaigna de le faire. Quand il eut dit que le repas les attendait, les généraux du Chensi se regardèrent. Laura leur vit un air de déception.

Dans la vaste salle à manger, tandis que chacun s'asseyait, la gêne subsistait.

Touan adressa à Laura, placée à sa droite, un rapide sourire entendu. Prenant la parole, il retraça d'abord la marche victorieuse de l'armée du Chensi, loua les soldats et les chefs...

Laura comprenait que les généraux du Chensi préféraient, au lieu d'être prisonniers, profiter d'une campagne victorieuse. Elle se souvenait aussi de ce que le jeune commandant disait des apparences. Touan faisait le pas que les autres attendaient pour leur offrir de se joindre à lui.

Il concluait :

— Je serais fier de commander à de tels soldats.

Aussitôt le vieux général du Chensi se leva et dit chaleureusement sa gratitude. Puis :

— Le noble général Touan Hsi-Lien pousse sa bienveillance jusqu'à déclarer qu'il n'estimerait pas notre armée indigne d'être sous ses ordres. En vérité, cette armée est sans valeur. Dirigée jusqu'ici par des hommes malhabiles, elle n'a rien fait pour être ainsi honorée... Cependant, la bonté sans égale de notre hôte très glorieux me fait m'enhardir d'une manière dont un homme sage aurait honte... Nous nous sentons comblés à la pensée que nous serions admis à servir le grand chef qui va rétablir la paix dans le Nord...

Touan eut encore pour Laura le même rapide sourire.

Il annonça qu'il envisagerait comment les deux armées qui venaient de se combattre pourraient n'en former qu'une.

— Ainsi un grand pas sera fait vers cette paix définitive dans le Nord que nous cherchons tous à assurer.

Ces paroles que les autres, très visiblement, espéraient et dont le ton d'une ironie à peine dissimulée ne les troubla pas mirent fin à la gêne du début. Les officiers des deux provinces bavardaient avec entrain. Certains avaient fait ensemble leurs études militaires. D'autres se retrouvaient après avoir servi dans les mêmes unités. Les péripéties des combats entre les provinces les avaient séparés... La conversation avait lieu en anglais, langue que parlent volontiers tous les officiers supérieurs, mis par leurs fonctions en contact avec les représentants des sociétés étrangères et les marchands d'armement. Naturellement, les transfuges se montrèrent envers Laura encore plus empressés que les officiers du Chansi.

Touan restait courtois. Mais il parlait très peu, buvant à peine. Il n'en était pas de même des autres. Tandis que leur gaîté s'accentuait, il semblait, lui, s'assombrir de plus en plus. « Il faut rejeter les chefs sans fidélité, sans honneur, pour rendre sa dignité à notre armée », avait-il dit à Laura. Elle croyait deviner ses pensées.

L'entrain augmentait. Laura se disait qu'il n'était pas possible de distinguer les vainqueurs des vaincus. Les domestiques apportaient de nouvelles bouteilles. De plus en plus haut les officiers racontaient leurs combats passés, buvant aux succès à venir. Pendant ce temps, par la fenêtre ouverte sur le jardin, Laura voyait la fumée qui s'élevait toujours au-dessus de la ville.

— J'avais pensé que les événements, peut-être, me rapprocheraient de vous, un jour... dit Touan.

Laura suivait des yeux la voiture de la garde qui soulevait devant la Mercédès du général la poussière jaune, sur la route s'étendant presque en ligne droite dans la plaine, de Kouang-Choun à Chetsien. Dans les petits champs de blé ou de kaoliang, au milieu desquels se dressaient des tombes, dans les cours des fermes à peine séparées par une centaine de pas, on ne voyait personne. Touan avait expliqué à Laura que les paysans, accoutumés aux excès qui accompagnaient d'habitude le passage d'une armée, s'étaient réfugiés dans les collines avec leurs troupeaux.

— Ils n'ont pourtant pas à craindre mes soldats.

— En admettant que vos ordres soient suivis, maintenant, avait-elle répondu en détachant ce dernier mot.

Il avait détourné la tête...

A Kouang-Choun, Laura avait trouvé la façade de sa maison abîmée par un obus tombé dans le jardin. D'autre part, le bombardement par l'artillerie du général Touan avait causé des destructions assez importantes dans la ville, où l'on soignait les blessés de la population et de l'armée du Chensi. Le pillage et les violences, après l'entrée des envahisseurs, avaient aussi fait des victimes.

Touan avait estimé que jusqu'à la fin prochaine de la campagne Laura serait mieux dans la petite ville de Chetsien, au sud. Il allait y établir son quartier général pendant les opérations contre la deuxième armée avançant le long de la voie ferrée.

— Ce n'était pas convenu ainsi en quittant Taiyuan, avait-elle observé.

— Je n'avais pas prévu que la bataille se livrerait à Kouang-Choun. Je n'avais pas prévu cet accès de fièvre qui, sans vous, aurait pu avoir des conséquences redoutables. L'ennemi a avancé assez profondément. Je dois porter mon quartier général plus au sud. C'est donc à Chetsien que vous serez le mieux protégée. Vous aurez également une maison pour vous seule. Et je serai sûr ainsi qu'il ne vous arrivera rien... Savez-vous qu'ici, ce matin, plusieurs accidents ont été causés par des obus qui n'avaient pas éclaté tout de suite ?

Il avait démontré que dans quelques jours la

campagne serait terminée et qu'ils reviendraient à Taiyuan. Elle avait fini par dire :

— Au moins il faut que je me rende à la mine pour porter les instructions de M. Chavigny. Sinon ce voyage manquerait un peu trop de justification.

Elle avait ajouté, comme pour elle-même, ces mots auxquels Touan, plus d'une fois, devait songer :

— En apparence.

Tout à l'heure, avant de quitter Kouang-Choun, il lui avait proposé de monter dans la Mercédès, alléguant avec un sourire que si un malaise le reprenait il serait tout de suite soigné. Laura avait répondu qu'à présent qu'il ne négligeait plus le repos il ne risquait sans doute plus un nouvel accès de la fièvre des collines. Ils se tenaient sur le perron devant lequel les voitures s'étaient rangées. Un peu à l'écart, les officiers de l'état-major les observaient. Touan, que le ton froid de Laura semblait avoir embarrassé, n'avait plus trouvé que cette phrase :

— Le voyage ne durera guère plus de trois heures.

Elle l'avait dévisagé avec un sourire vague. Et, sans dire un mot, elle avait fait un signe d'assentiment...

— J'ai eu à Kouang-Choun une conversation avec un des chefs de la Croix-Rouge bouddhiste, dit Laura. Il m'a appris que vous lui aviez laissé plusieurs médecins militaires. Et il était heureux d'avoir le nécessaire pour les blessés.

Laura ne rapporta pas toute la conversation. Elle avait voulu s'assurer que les blessés étaient convenablement soignés. Au chef de la Croix-Rouge bouddhiste elle avait remis un chèque important pour lequel elle avait reçu des remerciements sans fin. Elle avait appris que Touan, n'imitant pas les autres généraux, ne se désintéressait pas des blessés après la bataille.

— Ceux du Chensi n'avaient aucun remède, rien. Leurs chefs avaient revendu tous les médicaments ou gardé les crédits de l'organisation sanitaire. Rien de semblable avec M. le commandant de l'armée. Et lui nous rend le travail facile. Tandis que d'autres, souvent, enrôlent de force nos volontaires pour en faire des soldats.

Laura et le général étaient assis au fond de la large voiture, chacun dans un coin. Après un assez long moment de silence, elle le vit sur le point de parler. Le devançant, elle dit :

— Je présume que votre succès ne satisfait pas tout le monde à Taiyuan... Le maréchal doit toujours s'attendre à ce qu'une fois victorieux vous vous retourniez contre lui.

Touan hocha la tête.

— Son pouvoir n'a jamais été aussi menacé. Il le sent bien. Et il se donne beaucoup de peine pour parer le danger.

La répression de la révolte s'achevait. Les insurgés survivants abandonnaient la province et s'enfuyaient de l'autre côté de la Grande Muraille. Mais l'essentiel des armées japonaises du Mandchoukoo restait concentré à la frontière est du Jéhol.

— J'avais compté sur les sentiments antijaponais que Feng tient de son père. Et des rapports de Wen Mei me surprennent. Feng s'est rapproché d'Isoshi. Se pourrait-il qu'il admette, qu'il favorise l'arrivée des Japonais, pensant ainsi conserver son pouvoir ?

Devant eux la poussière s'élevait plus dense. La Mercédès dépassait une importante troupe de soldats qui avançaient en chantant. Ils se tournaient vers la voiture et ils riaient. Laura avait remarqué que le rire, aussi bien que l'expression généralement grave des jeunes soldats chinois (et presque tous étaient très jeunes), donnait à leurs visages un aspect enfantin. Toute la colonne s'était arrêtée. Tandis que les officiers saluaient, les hommes, brandissant leurs fusils, acclamaient le général.

Laura songeait à ce que lui disait le matin le chef de la Croix-Rouge bouddhiste. Les soldats montraient cet enthousiasme, pensait-elle, parce qu'ils savaient que Touan ne traitait pas ses hommes comme le faisaient des généraux cupides et durs.

Puis Laura ne fut pas très sûre que l'un de ces généraux n'eût pas été acclamé de la même façon.

Touan regardait ses soldats. Et, au lieu d'indiquer une griserie, sa physionomie était devenue plus pensive, presque triste.

Plus loin les voitures croisèrent une file de camions vides qui venaient chercher de nouveaux fantassins. Les camions se rangèrent sur le côté de la route pour laisser passer le général et son escorte. Les troupes victorieuses à Kouang-Choun étaient dirigées vers le sud, le plus vite possible, pour couper la voie ferrée et les quelques petites routes menant au Chensi.

— Isoshi doit tout faire pour convaincre les gens du Groupe qu'ils ont intérêt à ce que le Japon occupe la province, reprit Touan soucieux. Je me demande quelles instructions Mr. Hatfield a rapportées de Changhaï.

— Avant de quitter Kouang-Choun, j'ai adressé un télégramme à Mr. Hatfield. Je lui ai fait part de votre certitude d'en avoir bientôt fini totalement avec l'armée du Chensi. Et j'ai ajouté que l'état de vos troupes, victorieuses sans pertes à Kouang-Choun, laissait croire à un nouveau succès semblable.

Il posa la main sur celle de Laura.

— Vous savez l'importance de ce télégramme. Que vous l'ayez envoyé, vous qui vous trouvez ici, cela peut compter beaucoup pour retenir Mr. Hatfield. Il aura un argument contre ceux qui écoutent Isoshi. Une nouvelle fois, vous m'aidez.

Il parlait ardemment, avec un accent de gratitude.

— Mon Dieu, fit-elle d'un air détaché, j'ai seulement voulu renseigner le Groupe, dont je fais partie. Mr. Hatfield me demande toujours de donner plus souvent mon opinion.

Doucement il pressa la main de Laura.

— Cette campagne n'est pas vaine, dit-il. Elle va marquer la fin de ces détestables luttes entre les deux provinces.

— Après la prochaine victoire, nous verrons si vous ne serez pas entraîné plus loin que vous le croyez. Ou dans une autre direction.

CHAPITRE QUATRIÈME

Si ce brouillard tarde à se lever l'attaque sera compromise, estima un des officiers de l'état-major qui se tenaient autour du général Touan, au sommet d'une hauteur couverte de sapins. A l'aube, une demi-heure plus tôt, l'artillerie, derrière eux, avait ouvert le feu. Les canons de l'ennemi, de l'autre côté des collines, tiraient à leur tour.

La première armée du Chensi s'était rendue depuis six jours à Kouang-Choun. Hâtant leur marche, les troupes de Touan avaient réussi à couper la voie de repli vers le Chensi avant que la seconde armée ennemie commençât la retraite. Aucune attaque adverse n'avait réussi à dégager le chemin de fer. Mais, en raison du terrain accidenté, le cercle dessiné par les divisions venues de Kouang-Choun et par celles qui avaient eu jusque-là mission de tenir seulement tête à l'envahisseur s'était resserré moins vite que Touan l'aurait voulu.

Pendant deux jours une tempête de terre jaune particulièrement violente avait interrompu les combats. Durant cette tempête, que Touan redoutait, le contact avait été perdu. Et la veille, des éléments de cavalerie ennemie, suivis d'infanterie et de chars soutenus par une artillerie importante, étaient descendus des collines, à 15 kilomètres de Chetsien, où Touan avait établi son quartier général. L'ennemi paraissait avoir changé la direction de sa poussée. Il cessait d'attaquer au sud-ouest où il se trouvait plus prêt que n'importe où ailleurs du Chensi.

Touan, qui s'était renforcé à Chetsien, voulait ce matin devancer l'attaque ennemie.

— Si leur tentative réussissait nous devrions abandonner Chetsien, avait dit Touan à Laura. La route serait très encombrée...

En s'excusant de ce nouveau déplacement, il avait préféré, à cause de Laura, transporter le quartier général plus au nord, le long de la voie ferrée.

— Par le chemin de fer il serait facile de vous faire revenir vers l'intérieur, avait-il dit à Laura. Je n'aurai pas de souci pour vous.

Laura avait observé que pour la première fois il semblait envisager la possibilité d'un échec...

Dès que le soleil parut au-dessus des collines, commençant de dissiper le brouillard, Touan donna l'ordre d'attaquer.

Bientôt Touan et ses officiers virent une dizaine de chars Vickers avançant dans la plaine vers les collines aux sommets couverts de rochers. Les fantassins suivaient. Autour des chars et de la vague d'infanterie les obus de l'ennemi soulevaient de très larges gerbes de terre jaune.

— Ils contre-attaquent ! dit un officier.

Avec ses jumelles Touan voyait le dandinement des tanks ennemis qui précédaient la ligne sombre des fantassins.

Sous un tir d'artillerie assez précis les soldats de Touan avançaient avec moins de détermination. Un char brûlait. Un homme s'en échappa, mais tomba après quelques pas. Les autres chars reculèrent, parmi les fantassins en désordre, jusqu'à un repli de terrain que l'ennemi atteignit un moment après. Une deuxième vague d'infanterie de l'armée de Touan accourait. Le combat devint confus. Mêlée de poussière jaune, la fumée commençait à couvrir la plaine.

— Que font nos autres divisions ? dit Touan, préoccupé.

Elles devaient presser l'ennemi sur les côtés en même temps que Touan lançait l'assaut contre les collines. Le général donna l'ordre d'aller transmettre sur-le-champ, par radio, un message aux chefs des divisions :

Le commandant de l'armée demande que les mouvements d'attaque prescrits soient exécutés immédiatement. Urgent. Rendre compte dès que les troupes seront en marche.

— L'atout de l'ennemi, c'est que mes divisions sont déployées en cercle, avait expliqué la veille le général à Laura. Une faute, une lenteur d'une ou deux de ces divisions peuvent permettre aux autres de concentrer sur un point des troupes nettement plus nombreuses que celles qui leur sont opposées.

Quand un cavalier annonça que dans la plaine l'ennemi avait légèrement reculé Touan lança en avant une nouvelle ligne de chars. Les fantassins qui suivaient devaient effectuer une manœuvre de dépassement. Ils poursuivraient l'ennemi pendant que les premières lignes d'attaque reprendraient leur souffle et se regrouperaient.

— Nous gagnons du terrain, fit un officier.

— Rapidement, ajouta un autre.

Le bruit de la fusillade, des éclatements de grenades et des coups secs des pièces de chars se déplaçait vers les collines.

— Ils ne contre-attaquent plus, remarqua Touan, c'est singulier.

Une demi-heure plus tard, le sommet des hauteurs était occupé. La fumée s'était suffisamment élevée pour qu'on vît de nouveau sur la plaine. De place en place, un char achevait de brûler. L'infanterie tenue en réserve par Touan s'avançait, suivie des pièces légères. Ensuite venaient les brancardiers.

Alors que les officiers se réjouissaient de ce succès, le commandant de l'armée déclara :

— Notre progression ici me paraît trop facile...

Il écoutait la canonnade qui venait d'éclater au nord et dont la violence croissait d'instant en instant. Brusquement il décida de rentrer à son

quartier général, à une dizaine de kilomètres en arrière, le long de la voie ferrée.

Une petite voiture Ford l'y conduisit par un chemin défoncé à travers les collines. A plusieurs reprises il ordonna au chauffeur d'accélérer.

Le quartier général était établi dans une maison de propriétaire, la seule du village qui fût construite en pierre. En descendant de voiture Touan trouva Laura dans la cour, sous les cyprès, un livre à la main.

— La bataille ne va sans doute pas se dérouler comme il était prévu, lui annonça-t-il.

Il demanda tout de suite les messages transmis par radio ou par téléphone.

Le dernier, au ton angoissé, était celui du chef de la division Kwei. La division, au nord, au delà de Hokien avait été attaquée avant de déclencher son assaut par des troupes en nombre bien supérieur à ce qui était attendu.

Le général Touan estima :

— L'ennemi nous a trompés en simulant hier des préparatifs de percée devant Chetsien. Il a profité de la tempête pour se concentrer en réalité au nord, face à Hokien. Et il attaque pour s'assurer la route. Nous avions cru déclencher l'offensive ce matin contre le gros de ses forces. Nous nous sommes battus avec des troupes à la fois de diversion et chargées de protéger de flanc l'essentiel de l'armée ennemie.

— Est-il possible qu'ils tentent la percée à Hokien ? Ils prendraient le plus long chemin pour se replier, fit le chef d'état-major.

— C'est la manœuvre la plus inattendue, dit Touan. Mais ils doivent compter pouvoir distancer nos troupes, fatiguées par les marches forcées de ces derniers jours. Et ils savent que ce secteur, considéré comme secondaire par nous, est moins bien tenu.

Aussitôt, il dicta ses ordres.

Au général Kwei :

La division retardera la poussée ennemie en évitant d'être mise hors de combat avant l'arrivée des troupes de secours. Elle se repliera sur Hokien, combattant pour empêcher la rupture et veillant particulièrement à ne pas être débordée.

Au colonel Mouraviev :

La colonne blindée se portera par le plus court chemin et sans tenir compte d'aucune considération sur Hokien.

Les trois régiments de réserve seraient envoyés immédiatement vers Hokien par la voie ferrée. Le train blindé et les deux groupes de 155 amenés devant Chetsien prendraient la même direction. Les autres divisions rétréciraient le cercle en marchant aussi vite qu'elles pourraient.

— N'est-il pas trop risqué de ne garder ni troupes ni matériel en réserve ? demanda le chef d'état-major.

— Toutes nos forces doivent être jetées sur Hokien. C'est là que la bataille se joue ! dit Touan, péremptoire.

Ils étaient entrés dans la salle basse où les cartes étaient étalées. Laura restait debout près de la porte. Elle regardait le général Touan. Il dictait ses ordres avec rapidité, d'un ton calme cependant. Parfois un officier faisait état d'une difficulté, attendant la solution que Touan trouvait aussitôt. Touan n'avait retenu aucune de leurs objections. A présent ils se bornaient à aller en hâte faire exécuter ses ordres.

Laura se souvenait des paroles d'admiration de Wen Mei et aussi des appréciations du froid Isoshi. En voyant Touan commander au milieu de son état-major, elle mesurait toute la différence entre ces hommes et lui.

Quand il eut achevé de donner les instructions urgentes il s'approcha de Laura.

— Si l'ennemi n'est pas contenu à Hokien il se peut que sa cavalerie descende jusqu'ici. Il serait donc plus prudent...

— Je n'ai plus envie de me déplacer chaque fois que vos adversaires commettront l'impolitesse de ne pas se conduire comme vous l'attendiez.

Il la regardait, hésitant. Il fit quelques pas avec Laura dans la cour.

— En cas de percée, notre but, qui était l'anéantissement ou la capture de toute l'armée, ne sera pas atteint. Echec. Demi-échec, sans doute. Mais mon plan se trouvera compromis. Pour impressionner suffisamment le Groupe, pour abattre Feng, il me faut une victoire complète.

La canonnade était toujours très violente au nord. Les hommes de la compagnie de protection prenaient position en avant de la maison.

Le ciel était sans nuage. Il faisait déjà très chaud. La terre jaune des collines, les rochers brillants reflétaient la lumière. L'air scintillait.

— Si chaque division avait attaqué à l'heure, j'aurais connu plus vite la manœuvre ennemie. Les renforts risquent de ne pas atteindre Hokien assez tôt.

Il haussa les épaules.

— Je me souviens de mes études à Paris, puis à Berlin. Les victoires allemandes d'août 1914 en France ; ou Tannenberg ; ou bien la Marne, du côté français... Quelle amertume quand on compare ces armées — leur discipline, la précision de leurs mouvements — avec les nôtres ! Même chez mes meilleurs généraux, je dois compter avec la négligence de l'exactitude, la vieille inertie...

— Mais aucune de ces difficultés ne vous empêchera de triompher aujourd'hui.

Ces mots, l'accent de Laura parurent le surprendre.

— La bataille vous intéresse, n'est-ce pas ?

— La bataille, non...

Elle ne poursuivit pas. Le vent se levait, apportant du Nord l'âcre odeur de la poudre. Un officier vint remettre une dépêche au général.

La division Kwei, très éprouvée, était refoulée au delà de Hokien.

Touan dicta un message, renouvelant ses instructions pour que la division Kwei ralentît l'avance ennemie derrière la ville. Il ajouta qu'en raison de l'importance de la mission de cette division son chef recevrait, avec le grade supérieur, un fort supplément de solde s'il réussissait à éviter la percée.

Comme on ne lui apportait plus d'informations, le général dit à Laura qu'il avait envoyé des agents des services de renseignements pour prendre contact, à l'insu du chef ennemi, avec

l'état-major du Chensi. Des récompenses avaient été promises aux officiers en cas d'une « raisonnable » cessation des combats.

— Ils sont commandés par le seul général du Chensi qui sache se battre. Sans un homme d'une énergie aussi inhabituelle à leur tête, ils auraient déposé les armes dès qu'ils se seraient vus encerclés.

— Voilà qui pourrait étonner, venant de vous, dit Laura. Vous avez, cette fois, un adversaire estimable. Et vous tentez de l'abattre en poussant ses officiers à se conduire lâchement.

— Je déteste ce procédé, dit-il. Mais je préfère la reddition à une bataille d'anéantissement. Je voudrais éviter de trop grandes pertes. Je pense à ce qui suivra, à la menace du Japon. La partie sera loin d'être terminée après cette bataille...

Ils revinrent vers la salle des cartes. Les officiers paraissaient inquiets.

La division Kwei ne donnait plus de nouvelles. On redoutait son écrasement...

Mais à 10 heures une information réconfortante parvint par radio. Les régiments de réserve, transportés par la voie ferrée, venaient de commencer leur action pour réduire la pénétration au delà de Hokien. L'intensité soudain accrue de la canonnade indiquait que les deux groupes de 155 avaient commencé à ouvrir le feu sur Hokien. Un peu plus tard on apprenait que l'ennemi avait imprudemment lancé sa cavalerie contre la colonne blindée qui apparaissait dans la plaine. Après plusieurs charges vaines et très meurtrières, les cavaliers du Chensi refluaient vers Hokien. Ensuite la colonne blindée coupa la route, isolant les troupes ennemies déjà entrées dans la ville.

Les physionomies des officiers se détendirent. Laura voyait au général Touan la même impassibilité.

Il était penché sur les cartes.

— Leurs chances d'échapper diminuent, déclara-t-il seulement.

A présent parvenaient les nouvelles des progrès rapides des autres divisions. Leur cavalerie pressait l'arrière-garde et les flancs de l'ennemi.

Les annonces de succès se suivirent vite. La division avançant de l'ouest approchait de Hokien, que son artillerie bombardait déjà. Deux régiments qui se repliaient devant elle s'étaient rendus.

— La percée aurait pu réussir si leurs troupes avaient attaqué plus résolument, estima Touan.

— Ou bien, mon général, si vous aviez ordonné à la division Kwei de résister sur place, dit le chef d'état-major. Elle aurait été encerclée ou écrasée.

Lorsqu'il apparut que la force de la poussée de l'ennemi pour s'échapper avait beaucoup diminué, le chef d'état-major s'écria :

— La bataille est gagnée !

— La bataille est gagnée ! redirent les officiers.

Une sorte d'exaltation les avait pris. Ils félicitaient respectueusement le général Touan, silencieux. Ils se louaient les uns les autres.

Touan s'aperçut que Laura venait de les quitter. Au bout du couloir, la porte de la pièce où Laura avait dormi n'était pas fermée. Il entra. Elle se tenait près du lit, devant la fenêtre ouverte, regardant la fumée qui montait, là-bas, au nord. Hokien brûlait.

Touan s'était approché. Mais Laura ne semblait pas s'en apercevoir. Elle avait une curieuse expression. Une expression que le général n'avait jamais vue à Laura et où il lui semblait retrouver quelque chose de l'exaltation des officiers. Elle fermait les yeux. Dehors, les soldats qui avaient appris que le combat s'achevait victorieusement — et qu'ils n'auraient pas à y prendre part — criaient leur joie, acclamant le commandant de l'armée.

— Laura, murmura-t-il.

— Vous avez gagné la bataille, fit-elle d'une voix basse, altérée.

Il serra son bras. Elle eut un profond soupir. Ses mains se crispaient sur la barre de la fenêtre. Il entoura ses épaules. Les soldats chantaient à présent. Un chant du Nord, rauque, violent. Les lèvres de Touan frôlèrent les cheveux de Laura. Elle avait renversé la tête. Le vent soufflait davantage et le roulement des canons paraissait s'amplifier. L'odeur grisante de la poudre était plus forte.

Le général se pencha vers le visage qu'il voyait frémir, comme frémissait le corps qu'il tenait contre lui. Mais Laura ouvrit les yeux. Et son regard arrêta le général Touan.

— Laura...

Vivement, elle se dégagea.

— Yuanping... Comme à Yuanping !

Elle avait crié, avec un accent d'ironie douloureuse. Le regardant fixement, elle recula encore d'un pas. Elle passa la main sur son visage. Il voulut s'approcher. Mais tout à coup elle sortit.

Touan fit un mouvement pour la suivre. Puis, après un temps d'indécision, il respira profondément, revint près de la fenêtre. Et il resta les yeux tournés vers la fumée mêlée de poussière qui s'épaississait à l'horizon, au-dessus de Hokien, où s'achevait sa bataille.

Le combat prit fin à midi. Bien que l'espoir de briser le cercle resserré par Touan ne cessât de diminuer, son adversaire, avec entêtement, poursuivait la lutte. Ce n'était pas lui, mais un de ses seconds, qui avait offert la reddition. La proposition de Touan à l'état-major ennemi avait donné le résultat cherché. La conquête du Chensi, sans armée à présent, eût été facile.

— Mais le plus important est de revenir à Taiyuan pour profiter de ces victoires, dit le général à Laura.

Elle s'était renseignée sur les conditions imposées par Touan. En se retrouvant, le jour de la bataille, après la brusque sortie de Laura, ni l'un ni l'autre n'avait évoqué la scène dans la chambre. Comme si elle craignait qu'il ne pût s'empêcher d'y faire allusion, Laura s'efforçait de choisir les sujets de conversation.

— Vous exigez une indemnité bien considérable. Jusqu'ici vous ne l'aviez jamais fait, je crois.

— Il est légitime qu'ils nous dédommagent pour les destructions causées par leur invasion. Puis cet argent me servira à régler tout de suite les suppléments de solde de mes généraux. Il me faut payer aussi les officiers du Chensi qui ont abattu leur chef.

— J'ai appris que vous n'aviez pas voulu les recevoir...

A Chetsien, où le quartier général avait été établi de nouveau dès la fin de la bataille, Laura assista à une des discussions avec les envoyés du gouverneur du Chensi. Comme il faisait une lourde chaleur, prélude d'une tempête de terre jaune, Touan, avec son état-major, les avait reçus dans la véranda. Laura, sortie dans les jardins, s'arrêta un instant en rentrant derrière un rideau d'arbustes au feuillage pâle.

Outre la livraison de pièces d'artillerie, de camions, Touan exigeait la démolition des fortifications sur la rive droite du Houang-Ho. Les autres, utilisant les détours et les formules polies habituelles, alléguaient que si la guerre avec la puissance qui menaçait la Chine éclatait, ces fortifications serviraient contre l'agresseur.

Touan se leva brusquement. Il frappa la table du poing.

— Je ne modifierai rien de ces conditions. Vous avez jusqu'à 6 heures pour communiquer avec votre gouverneur. Si à ce moment la signature n'est pas donnée, je franchirai le fleuve. Je marcherai sur Sian. Conquête de toute la province. Destruction des villes qui se défendront. Aucune négociation ne sera reprise. Aucune !

Sa voix était sèche, brutale. Il ne permit nulle observation. Laura comparait cette attitude avec celle que le général Touan avait avec elle. Elle revint à pas lents vers la maison, songeuse.

Le général Touan et Laura venaient de déjeuner à Souiting, à 15 kilomètres de Taiyuan, dans une maison située en haut de la colline sur laquelle est construite la petite ville.

Laura allait rentrer à Taiyuan. Touan attendrait que les trains et les camions eussent ramené suffisamment de troupes. Il voulait que son retour eût l'éclat qui devait servir ses desseins.

Ils avaient peu parlé. Laura regardait les légers nuages de poussière qui frôlaient les sommets des collines où l'herbe courte, poussée après les pluies, avait déjà jauni.

— Quand nous retrouverons-nous comme aujourd'hui, comme pendant les journées de cette campagne ? dit-il à mi-voix.

Elle se taisait.

— Lorsque je pense à ces journées, les opérations restent au dernier plan. Je peux constater alors quelle est maintenant ma grande préoccupation.

Elle haussa faiblement les épaules.

— Et les préoccupations qui vous font revenir à Taiyuan ? Je vous prédis que bientôt vous n'aurez que celles-là...

— Quand vous parlez ainsi, vous semblez me faire un reproche de ce but que je ne vous ai jamais caché. Oui, je reviens à Taiyuan avec la volonté de profiter des circonstances. Mais cela ne peut avoir d'influence sur mes sentiments...

Puis bas il reprit :

— Mes sentiments pour vous.

Elle répondit soudain :

— Seulement cela pourrait en avoir une...

Comme si elle regrettait cette vivacité, elle s'arrêta. Interrogateur, il la regardait.

— Si vous réussissez à chasser le maréchal Feng, bien des choses changeront — et peut-être pas celles que vous voulez changer.

Il fixait sur elle le même regard.

— Pendant ces journées qu'aucun triomphe, aucune peine, jamais, ne me feront oublier, j'ai espéré de plus en plus. J'ai cru en ce qui, voilà quelques semaines, aurait paru inimaginable... Mais, plus nous nous rapprochions de Taiyuan, plus je me sentais pris d'une appréhension. L'appréhension d'un changement qui serait une fin. Un malaise me gagnait. Pourtant je me disais que je ne m'étais pas trompé... Je ne me suis pas trompé, n'est-ce pas ?

Sans répondre à cette question elle remarqua, au bout d'un instant :

— Plus d'une fois vous avez dit votre désir de mettre fin à des usages que vous haïssez. Mais vous avez promis des soldes supplémentaires à vos généraux. Vous avez payé l'état-major ennemi pour qu'il abatte son chef et hâte ainsi votre victoire. Ne vous apercevez-vous pas que vous avez renié déjà quelques-unes de vos convictions?

— J'ai les mêmes convictions. Je n'ai pu refuser certaines nécessités...

— Vous les refuserez de moins en moins.

Ils avaient quitté la table. Dans le salon, il s'assit près d'elle sur l'étroit canapé recouvert de coussins brodés, à longues franges.

Il prit son poignet. Une rapide contraction passa sur le visage de Laura. Cependant elle ne retira pas sa main.

— Je trouve dans vos... vos craintes — pardonnez-moi d'oser ce mot présomptueux — une raison de penser que ces appréhensions qui me viennent soudain sont vaines.

Elle paraissait indécise. Il pressa légèrement sa main. Ses yeux cherchaient ceux de Laura.

— Dites-le-moi : j'ai tort quand je ne peux m'empêcher de redouter qu'après m'avoir secouru comme vous l'avez fait vous m'abandonniez...

Laura se détourna. Sans rien dire elle fit quelques pas jusqu'à la fenêtre.

Entre eux ce fut encore le silence. Ils virent les soldats en faction devant l'entrée de la cour dallée présenter les armes. Une auto blindée, suivie d'une voiture noire, toute neuve, pénétrait dans la cour. Le général Sung Wen Mei en descendait.

Lorsqu'il entra, Wen Mei joignit les talons. Touan s'avança. Comme le jour où il quittait Taiyuan, il pressa le jeune général contre lui.

D'abord Wen Mei s'excusa et regretta de n'avoir pas été là pour l'accueillir, le matin, à Souiting. Il était parti en inspection dans les territoires où la révolte avait pris fin ; quand il avait su le retour de Touan il s'était hâté de

revenir. Puis il dit son enthousiasme pour les victoires à l'Ouest. Il parlait avec une flamme qui touchait le général Touan, Laura s'en rendait compte. Touan interrompit Wen Mei pour le remercier d'en avoir fini avec la révolte, d'avoir su maintenir le calme à Taiyuan.

Il se tourna vers Laura, pour qui Wen Mei n'avait eu qu'une rapide inclination de tête.

— J'ai eu raison de laisser Wen Mei à Taiyuan, lui dit-il. Il est bien plus jeune que ceux à qui je l'ai préféré, mais je suis certain qu'aucun autre n'aurait rempli aussi bien sa mission.

Le visage de Wen Mei s'éclaira davantage. Avec la même fougue admirative, Wen Mei se remit à commenter les batailles que Touan avait livrées. Puis :

— Chef, la victoire complète est toute proche à présent. J'ai obligé les journaux à donner chaque jour une grande place à vos succès, malgré les consignes du palais. Des affiches ont été collées à Taiyuan et dans toutes les villes que je contrôlais. Quand la fin de la guerre a été connue, la foule s'est réunie devant le quartier général. La place ne pouvait contenir tout le monde. J'ai parlé en votre nom. J'ai raconté vos combats. A chaque instant des acclamations qui vous étaient adressées m'interrompaient. Taiyuan vous attend !

— Et Feng ? Que prépare-t-il ?

— Lui et ceux du Conseil provincial ne connaissent plus que l'angoisse... Il a reçu Hatfield ce matin, longuement. Je ne sais ce qu'il lui a proposé. Mais Hatfield, que j'ai vu ensuite, était très élogieux pous vous... Feng a déclaré, à la réunion du Conseil provincial, qu'il ne voulait pas attendre pour vous féliciter et vous remercier. Il doit venir à Souiting.

— Il ne sort jamais de son palais. Il va faire une exception aujourd'hui...

Wen Mei passait la main sur son baudrier de cuir brillant. Il portait à présent des épaulettes. Et, en plus du pistolet, il avait au côté un sabre courbe, à poignée ouvragée.

— Feng a peur, dit Wen Mei. Il va essayer de vous faire attendre, d'intriguer encore... Mais vous ne lui en laisserez pas le temps. Vous allez frapper tout de suite !

— N'as-tu aucune impression alarmante du côté d'Isoshi ?

— Il s'est rendu au palais très fréquemment. Mais, comme les gens du Groupe, il sera obligé de reconnaître qu'il va avoir affaire à vous désormais.

Evoquant le traité imposé au Chensi, Wen Mei estimait que la conquête de cette province serait rapide dès que Touan aurait le pouvoir à Taiyuan.

— Et vous poursuivrez votre avance vers l'Ouest. Le Kansu ne vous résistera pas longtemps. Il sera conquis à son tour. Vous serez maître de tout le territoire de la terre jaune. Du Hopei au Tibet. Quarante-cinq millions d'habitants ! Une grande armée. Une grande armée commandée par vous ! Ensuite... Le Suiyan, le Chahar, le Jéhol, le Hopei pourront-ils vous tenir tête ? Vous serez le Seigneur du Nord !...

Touan restait muet — et froid, semblait-il. Wen Mei s'en aperçut. Il se tut soudain, parut étonné. Il tourna la tête vers Laura. Ses lèvres se serrèrent. Elle devina sa pensée.

— Chef, prononça-t-il, l'armée sait que vous la conduirez à de nouvelles, à de plus grandes victoires... Votre puissante marche en avant a commencé.

Il regarda de nouveau Laura. Comme avec défi il dit, d'un ton de certitude :

— Cette marche en avant, personne ne l'empêchera ! Nous pensons tous — nous ne devons penser — qu'aux grands buts qu'il reste à atteindre.

Les yeux du général Touan et ceux de Laura se rencontrèrent. Elle eut un mince, un amer sourire.

CHAPITRE CINQUIÈME

R. Hatfield s'étonna de ne pas trouver Laura en robe du soir. Il avait téléphoné un moment plus tôt, disant que sa femme et lui passeraient prendre Laura pour aller à la réception donnée au quartier général.

Laura, d'abord, avait répondu qu'elle n'avait pas l'intention de se rendre à la réception. Il avait assuré qu'à cause des changements à prévoir à la tête de la province la présence de tout le Groupe était nécessaire.

— Votre absence surprendrait beaucoup, dit Mrs. Ellen Hatfield d'un ton qui ne fut pas sans agacer Laura.

Néanmoins, Laura céda, peut-être parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour mettre fin aux abondants raisonnements que développait Douglas Hatfield pour la décider.

Après l'avenue du quartier étranger, l'automobile suivit des rues étroites, aux nombreux tournants. Les hautes murailles des cours à l'intérieur desquelles étaient construites les riches habitations chinoises se dressaient, épaisses, sans fenêtres. Ensuite ce fut la grande rue, où les façades sculptées et décorées de laque des belles boutiques s'éclairaient. Les vendeurs ambulants rangeaient leurs marchandises. Certains rentraient déjà, portant leurs lourds paniers à chaque extrémité de la perche posée sur leurs épaules.

Mr. Hatfield, très chaleureux envers Touan, remarqua qu'il ne s'était pas trompé en ne cessant d'avoir confiance dans les qualités du général.

Laura le regarda avec un demi-sourire. Elle s'aperçut que Mrs. Hatfield souriait également. Sans doute celle-ci se souvenait-elle comme Laura de l'époque — bien proche — où le président du Groupe souhaitait tant le départ de Touan pour que le maréchal Feng pût gouverner sans la crainte de ce rival.

La salle de réception était moins vaste que celle du palais, et sans aucun ornement ancien. Dès que Laura et les Hatfield entrèrent, le général, quittant un groupe où les uniformes se mêlaient aux habits des hommes de la société étrangère, vint à leur rencontre.

Il ne portait ni décorations ni épaulettes. Il apparaissait très mince dans sa simple tenue kaki au pantalon étroit rayé d'une bande foncée. Tandis que le général Touan devait écouter les propos non dépourvus de solennité de Mr. Hatfield, Laura semblait s'intéresser à l'arrivée de cinq ou six Chinois en costume européen. Les plus âgés n'avaient apparemment pas l'habitude de ces vêtements. S'il était habile de venir en robe chez le maréchal, on savait que Touan ne supportait pas sans irritation cette manière de s'habiller, qu'il trouvait désuète.

Pendant que Touan recevait le lieutenant-colonel Isoshi, un vieillard chinois aux épaules étroites et voûtées dit à Laura, en des phrases où les compliments, les assurances de respect revenaient à chaque instant, qu'elle pouvait faire une très charitable action. Il s'agissait des onze cadets qui devaient être jugés la semaine suivante et dont l'un était son petit-fils...

Laura savait que des élèves de l'Académie militaire qui se trouvaient pour des manœuvres d'artillerie à Young-Pei quand la révolte avait éclaté s'étaient joints aux rebelles avec la garnison. Les cadets avait été capturés par la suite.

— Madame, mon audace me rend très honteux. J'ai osé vous dire que leurs familles, leurs amis espèrent en vous.

Laura, d'abord, avait répondu qu'elle ne pouvait rien. Mais elle fut touchée par l'émotion du vieil homme et par ce qu'il disait du sort des cadets qui risquaient la mort.

Elle promit de parler au général...

Mrs. Ellen Hatfield ne se séparait pas d'une jeune femme blonde, un peu petite, mais jolie.

— Vous ne nous avez pas beaucoup parlé de votre voyage, ma chère Laura, dit Mrs. Hatfield après avoir présenté à Laura la femme du nouveau consul d'Allemagne.

Mrs. Ellen Hatfield approchait du moment où une femme doit commencer à admettre la fin de la trentaine. Bien que le roux de ses cheveux fût un peu trop vif, elle avait adopté — sa robe qui ne pouvait qu'être remarquée en témoignait — les grands décolletés, les paillettes, les entrebâillements qu'on dit faits pour les rousses véritables.

— Savez-vous que certains, ici, étaient un peu surpris ? Mais je leur disais : « N'est-il pas raisonnable de savoir oublier ses malheurs ?... »

Dans le sourire de Mrs. Hatfield il ne semblait pas y avoir autre chose que la plus parfaite amabilité.

Laura se mordit les lèvres. Elle réussit cependant à sourire, elle aussi, au bout de quelques secondes. Puis elle répondit :

— Je vous remercie du souvenir que vous gardez, vous, de mes malheurs.

Et aussitôt elle s'éloigna. Pourquoi cette allusion ambiguë de Mrs. Hatfield ? Etait-ce à cause de certaine scène lors de la soirée qui avait précédé le départ de Laura ?

La jeune femme, ayant eu un court malaise, s'était retirée un moment dans la chambre de Mrs. Hatfield. Celle-ci l'avait accompagnée. Puis, promenant sur Laura un brûlant regard, elle l'avait entretenue de sa sympathie de telle manière que Laura avait quitté avec assez de

brusquerie le sofa où Mrs. Hatfield s'était assise près d'elle...

Le lieutenant-colonel Isoshi, en uniforme de gala noir, aux insignes d'or, n'était venu que pour un bref moment. Il s'approchait afin de saluer Laura avant de repartir.

— Souvent j'ai regardé le toit de votre maison, que j'entrevois de chez moi entre les cyprès, dit-il comme ils se trouvaient seuls. Je songeais aux quelques instants passés dans cette maison. J'y songeais comme s'ils ne devaient plus se renouveler.

— Je ne croyais pas qu'une tâche aussi importante que la vôtre laissait le temps de contempler les toits voisins.

Laura avait parlé d'un ton léger. Il répondit d'une voix dont elle fit semblant de ne pas remarquer l'accent mélancolique — plus que mélancolique :

— Il est difficile de s'illusionner sur certaines pensées. Cependant... cependant aucune tâche ne les éloigne.

Il s'inclina sans que Laura ou lui eussent ajouté une parole.

Après avoir échappé à un groupe d'officiers et de fonctionnaires chinois qui lui témoignaient une lassante déférence, Laura se trouva en face de Wen Mei. Il serait passé sans rien dire si Laura n'avait parlé la première. Elle souhaitait lui faire approfondir les raisons de l'hostilité qu'il ne semblait pas vouloir cacher.

N'ignorant pas sa sensibilité aux éloges, elle admira la fermeté qu'il avait montrée à Taiyuan, pendant que Touan se battait à l'Ouest. Puis elle s'informa des prochains événements.

Un moment il fut indécis. D'une voix comme réticente, au début, il déclara :

— Pendant sa campagne, le chef a révoqué les généraux qui auraient pu le gêner. Ceux d'ici sur lesquels Feng comptait voient qu'avec son armée grossie des transfuges du Chensi le Chef est le plus fort. Ils ont déjà offert leur ralliement. Après la victoire sur le Chensi le prestige du Chef dans la province dépasse beaucoup celui de Feng. Mais il ne faudrait pas attendre...

Il parlait à mi-voix. Ils reculèrent vers une fenêtre, à l'écart des groupes d'invités.

— Feng veut gagner du temps. Il offre de dissoudre le Conseil provincial. Les nouveaux conseillers seront en majorité des officiers. Feng laisse entrevoir un moyen de s'emparer du pouvoir plus tard, sans violence. Il pense qu'avec l'habituelle corruption il gagnera ceux qui suivent aujourd'hui son ennemi.

Wen Mei devenait loquace.

— Feng a cherché une entente avec Isoshi contre nous. Mais Isoshi a dû demander trop...

— Vous paraissez craindre que le général ne tarde à faire ce que vous souhaitez.

Il la considéra :

— Le Chef n'est pas revenu avec l'état d'esprit que nous attendions... L'action imminente devrait retenir toutes ses pensées. Et il a d'autres préoccupations.

Wen Mei la dévisageait toujours.

— Quelqu'un qui tenterait d'amollir la résolution du Chef au moment décisif, de le détourner de la grande voie où il doit s'avancer lui nuirait beaucoup. On l'affaiblirait pour l'offrir aux coups de ses ennemis, qui, eux, ne renonceront jamais à l'abattre.

D'une voix lente, dure, il continua :

— Ceux qui auraient de tels desseins devraient savoir que le Chef a autour de lui des hommes... Des hommes qui ne permettront pas qu'on le diminue !

Sa voix se fit plus âpre encore.

— Nous sommes attentifs au danger. Rien ne nous empêcherait de l'écarter. De n'importe quelle façon ! Nous ne laisserons pas préparer la perte du Chef !...

Joignant les talons, il salua brièvement Laura et lui tourna le dos.

C'étaient à présent d'anciens officiers du Chensi, en compagnie desquels elle avait déjeuné à Kouang-Choun, qui, avec le général Zichkine et deux autres militaires européens, entouraient Laura. On aurait vraiment pu croire que les prisonniers de Kouang-Choun avaient triomphé dans cette campagne... Touan ne les avait pas engagés contre la seconde armée du Chensi. Il avait laissé les troupes désarmées jusqu'à la fin de la bataille, faisant seulement entrer leur chef dans l'état-major. La facilité avec laquelle les généraux comme les soldats changeaient de camp n'avait pas été sans étonner Laura.

— Les chefs qui m'ont trahi, qui ont vendu leurs troupes au moment du franchissement du Houang-Ho, ne changeront plus, avait déclaré Touan.

Il avait exigé du gouverneur de la province vaincue que lui fussent livrés les officiers supérieurs des deux divisions qui, devant l'attaque venue du Chensi, n'avaient pas résisté. Et un matin, à Chetsien, une série de salves avait réveillé Laura.

Les officiers s'écartèrent soudain. Le général Touan s'avançait.

— Vous portiez cette robe, le soir où je vous proposais de profiter de l'escorte pour quitter Taiyuan.

— J'ai pu m'apercevoir que certains, ici, prêtent à mon voyage des raisons assez différentes de celles que vous me donniez pour me décider, dit Laura.

— Ce que j'attendais ne s'est pas produit. Je suis surpris qu'on ait laissé le calme revenir. Isoshi prépare autre chose. Ce sera plus dangereux sans doute...

— Je vous voyais parler ensemble tout à l'heure. Il paraissait très cordial.

— Il l'était...

Pensivement, Touan continua :

— Il me semblait retrouver l'ami d'autrefois, quand rien ne nous séparait. Il m'a parlé des dernières batailles. Et il m'a dit : « Vous avez la vie dont nous rêvions. »

— N'avez-vous pas l'impression qu'il n'aime guère le travail qu'il fait ici ?

Touan eut un geste évasif.

— Quand nous poursuivions ensemble nos études militaires, ce n'était pas l'existence tenant

plus de celle de l'agent secret que de celle de soldat qui nous attirait...

Wen Mei vint avertir le général Touan que Mr. Hatfield et d'autres personnalités étrangères souhaitaient le remercier de sa réception avant de se retirer.

Touan s'excusa auprès de Laura d'être absorbé ce jour-là par de semblables exigences.

— N'est-il pas naturel que vous vous consacriez à ce qui compte tellement ?

Il la regardait avec attention. Dans le ton de Laura il y avait de l'ironie. Mais Touan s'était-il trompé en croyant saisir, en plus, comme une pointe de dépit ?

D'une voix profonde il déclara :

— Je tenais à vous parler gravement. Il y a deux jours, avant que nous nous quittions, à Souiting, j'ai hésité. Votre attitude ne me donnait pas de courage. Puis Wen Mei est arrivé... Ce soir, rien ne sera possible. Mais demain il faudra que vous me laissiez vous dire... Il faudra que vous m'entendiez !

Laura voyait fixé sur eux le regard sombre de Wen Mei, qui se tenait en arrière, près de Mr. Hatfield.

— Vous me comprendrez, je le crois, dit encore Touan d'une voix à l'ardeur contenue. Demain, pour moi, tout se décidera.

CHAPITRE SIXIÈME

Le lendemain matin, une heure après le lever du jour, une douzaine de chars Vickers descendirent la grande rue, roulant vers le palais. Des camions transportant un bataillon de fantassins d'une des divisions du Nord les suivaient.

Des groupes de fantassins prirent position autour de la place, devant le palais, empêchant le passage. Pendant ce temps les chars s'alignaient face aux grilles.

Puis le général Sung Wen Mei, qui commandait cette troupe, s'avança seul vers les hommes en faction à l'entrée du palais. Il demandait à être reçu aussitôt par le maréchal, pour lequel il était porteur d'un message urgent du commandant de l'armée.

Un moment assez long s'écoula avant le retour de l'officier parti transmettre cette demande.

Quatre hommes de la garde du maréchal précédèrent Wen Mei dans le palais. Après avoir traversé la grande salle de réception, ils s'engagèrent dans la galerie aux colonnes laquées. Wen Mei marchait d'un pas rapide. Les hommes qui l'accompagnaient le regardaient par instants. Et la vue de leurs visages anxieux renforçait la grisante impression que Wen Mei avait éprouvée en pénétrant dans le palais.

Dans l'antichambre, on lui retira son pistolet, son sabre. Tandis qu'un officier de la garde s'assurait qu'il n'avait plus d'arme, il fit un geste d'impatience. Et l'autre s'excusa.

Feng se trouvait seul dans son cabinet de travail, assis devant le grand portrait de son père. Il était vêtu d'une robe de brocart blanche. Devant lui il avait un rouleau de parchemin, une bouteille d'encre et les petits pinceaux servant à la calligraphie. Wen Mei savait bien que ce n'était pas l'heure de ce délassement des lettrés chinois. Le calme du maréchal ne le trompait pas.

Wen Mei ne fit aucune des inclinations exigées par les vieux usages en vigueur au palais. Il se borna au salut militaire. Ses talons claquèrent d'une façon exagérée.

Sans bouger de son fauteuil, Feng dit en souriant qu'il était heureux de cette visite du gouverneur militaire de Taiyuan, malgré l'heure très matinale. Avec un très ostensible dédain des égards, Wen Mei l'interrompit. Il l'invitait à lire sans le moindre retard le message qu'il apportait.

Lentement, le maréchal retira ses lunettes, mit l'autre paire posée sur le bureau et décacheta l'enveloppe.

Touan avait pris sa décision avant le jour. L'état-major avait été réuni une partie de la nuit. Dès son entrevue avec le maréchal, à Souiting, Touan avait fait savoir que l'armée souhaitait une modification de la constitution de la province qui fît du général en chef le successeur éventuel du gouverneur. Ainsi qu'il savait si bien le faire, le maréchal Feng avait tergiversé. Le lendemain, Touan et lui avaient eu plusieurs conversations par téléphone.

Touan avait précisé qu'un refus obligerait l'armée à tirer aussitôt toutes les conséquences de cette offense. Réunissant le Conseil provincial, le maréchal avait fait approuver un décret qui désignait le commandant de l'armée pour remplacer temporairement le gouverneur, pendant les absences ou indispositions de celui-ci.

— Il ne cédera rien de plus, avait soutenu Wen Mei, pendant la réunion de l'état-major. Mais nous pouvons tirer parti de ce décret.

Touan voulait éviter une attaque contre le palais. Néanmoins, il avait fini par approuver Wen Mei.

Pendant que le maréchal lisait, Wen Mei l'observait. Le sourire calme du maréchal, l'expression appliquée de son visage de jeune homme gras ne changeaient pas.

Wen Mei aurait pu réciter cette lettre dictée devant lui et dont le passage essentiel était le suivant :

... Selon des informations très sûres parvenues au service de renseignements de l'armée, un grave complot s'est formé contre vous, monsieur le maréchal. Des personnalités de votre entourage et des membres de la garde du palais y sont mêlés. En conséquence, l'armée demande très respectueusement que vous vouliez bien lui permettre de remplacer les troupes chargées jusqu'ici de votre protection. Elle garantira votre sécurité en attendant que soient prises toutes les décisions nécessitées par la situation nouvelle dans la province et aussi par le danger extérieur.

Les ordres que je donne prévoient qu'au cas où des éléments provocateurs contrarieraient l'action des troupes loyales, celles-ci anéantiraient immédiatement toute opposition, quelle qu'en soit l'origine. Je crois pouvoir penser, monsieur le maréchal, que les préoccupations élevées dont vous avez bien voulu me faire part contribueront à empêcher toute violence. Dans le cas contraire, le seul résultat d'une tentative condamnée serait d'encourager la menace extérieure dont votre patriotisme ne cesse, si justement, de s'alarmer...

Quand le maréchal eut fini de lire, il posa la lettre sur le bureau, changea de lunettes. Il leva vers Wen Mei son visage au sourire inexpressif. Puis il s'approcha d'une des étroites et hautes fenêtres aux carreaux vernis. Il l'ouvrit. Une compagnie était groupée dans la cour, l'arme au pied.

Le maréchal se tourna vers le portrait de son

père. Wen Mei souriait à son tour. De sa voix au ton neutre, le maréchal déclara :

— Les consignes données aux défenseurs du palais prévoient que le feu doit être ouvert sur des troupes tentant de franchir les grilles.

— Les canons de nos chars sont braqués sur le palais. Si vos instructions ne sont pas annulées à l'heure fixée — dans vingt-cinq minutes — ils tireront, ainsi que les mortiers. Les chars écraseront les grilles, vos soldats seront massacrés. Et les dispositions généreuses du commandant de l'armée ne persisteront pas...

Le maréchal Feng marcha quelques instants dans le bureau. Il demanda que le temps qui lui était laissé, beaucoup trop court, fût prolongé afin qu'il pût s'entretenir avec ses conseillers. Wen Mei secoua négativement la tête.

— Je vais vous charger de transmettre à M. le commandant de l'armée mes propositions. Il a daigné...

— Pas de délai, pas de détours ! Une seule décision : Ordonnez à vos soldats de ne pas sacrifier leur vie — et pas seulement la leur !

Le ton de Wen Mei était sec et menaçant. Le maréchal parla de l'armée japonaise prête à se mettre en marche à travers le Jéhol et le Chahar.

— Quelle responsabilité auraient ceux qui déclencheraient en ce moment une guerre intérieure ! Un patriote lucide, un chef valeureux comme M. le commandant de l'armée...

— Il n'y aura pas de guerre intérieure, coupa Wen Mei. Toute opposition sera brisée avant qu'elle se développe. Nous sommes les plus forts.

Feng se tourna encore vers le portrait de son père.

— Le grand maréchal, mon père, a conquis et fortifié une autorité qu'il m'a transmise. M. le commandant de l'armée comprend, j'en suis sûr, que je ne peux abandonner cette autorité. Je ne trahirai pas...

Wen Mei, qui le considérait ironiquement, le vit soudain perdre son impassibilité. Quand Feng avait parlé de son père, sa voix avait tremblé. Il ne souriait plus.

Wen Mei regarda sa montre-bracelet. Le maréchal entreprit de démontrer que l'union de ses partisans et de ceux de Touan était nécessaire pour empêcher l'invasion. Il affirmait que Wen Mei ne pouvait refuser d'aller faire connaître à son chef les nouvelles offres du maréchal. Avec impatience, Wen Mei frappa du pied. L'épais tapis étouffa le bruit de sa botte dont l'éperon tinta.

L'implacable sourire de Wen Mei, son sourire de vainqueur, s'accentuait. Dévisageant le maréchal, Wen Mei redit d'une voix dure, lentement, comme s'il voulait prolonger la joie âpre, exaltante, que ces mots lui procuraient :

— Nous sommes les plus forts.

Le soir, chez Laura, Touan raconta comment le maréchal, répugnant à un combat qu'il aurait perdu, avait cédé. Aussitôt, les derniers chefs militaires nommés par lui avaient été révoqués, ainsi que les dirigeants de la police. Toute la journée, Touan n'avait cessé de recevoir de longues et ardentes lettres de fidélité.

— Ainsi, vous êtes le maître maintenant, dit Laura.

— Pas encore comme je désire l'être.

Il aurait été très contrarié si le maréchal avait donné l'ordre à sa garde de défendre le palais. Il voulait que Feng, voyant qu'il n'avait plus d'autre issue, renonçât et lui transmît le pouvoir.

— Je ne souhaite pas que ce changement semble dû à une révolte. Je tiens à mettre fin à l'indiscipline perpétuelle de l'armée. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai recherché l'autorité que je prends aujourd'hui...

Laura lui parla des cadets qui allaient être jugés.

— Leur condamnation est particulièrement nécessaire, dit-il. Je compte surtout sur nos nouveaux officiers pour chasser le vieil état d'esprit. Il faut les persuader de l'obligation de rester loyaux en toute circonstance.

— Ceux-là n'ont-ils pas suivi leur chef, justement ?

— Un chef qui se joignait aux rebelles. Les cadets prêtent serment au gouverneur. Ils n'ont pas respecté ce serment...

Touan admettait qu'ils avaient plutôt été victimes que coupables. Les cas d'officiers en révolte puis se ralliant à l'autorité qu'ils venaient de combattre avaient été si fréquents que les cadets n'avaient pas pensé accomplir une trahison.

— Et cependant vous voulez les faire condamner. Je sais que vous avez gracié de nombreux rebelles...

— Il s'agit d'un exemple indispensable.

Elle le regarda.

— Vous êtes ennemi de l'indiscipline et cependant vous devenez rebelle à votre tour — ce n'est pas la première fois ! Et vous voulez obliger le maréchal Feng à faire semblant de vous transmettre librement un pouvoir que vous lui arrachez. Vous essayez de sauver l'apparence, exactement comme le faisaient les généraux qui se sont rendus à Kouang-Choun et que vous méprisez !

— Ne m'accablez pas avec des contradictions, inévitables... Vous n'ignorez pas que j'ai été contraint de lutter contre Feng. S'il avait été capable de s'écarter de ses préjugés, de ses conceptions étroites ; s'il n'avait pas obstinément cherché à m'abattre, il serait libre dans son palais.

Laura était debout devant lui dans le salon, en robe d'intérieur blanche, garnie de perles de jais. Elle se tenait près d'une des lampes posées sur des tables basses. Et la clarté projetée ainsi vers son buste en rendait plus troublante la perfection.

— Je ne poursuivrai pas sur ce sujet, dit-il. Hier je vous ai dit que je voulais vous parler gravement. L'événement le plus important de cette journée, pour moi, ne s'est pas encore produit. Ce sera votre réponse, ce soir.

Il s'exprimait vite, comme s'il craignait qu'elle l'interrompît.

— Vous m'avez montré que la puissance risquait de m'amener à m'écarter de mes premières résolutions. Aujourd'hui, où je prends ici toute l'autorité, je vous demande : soyez près de

moi pour me retenir, s'il le faut. Vous me préserverez des déformations et des reniements, comme vous m'avez préservé du danger à Lotchang, quand j'étais affaibli par la fièvre.

— Personne ne pourrait vous retenir, dit-elle avec brusquerie. Vous mettriez toujours en avant les obligations de votre action. Comme vous venez de le faire pour les cadets.

Il ébaucha un geste pour protester. Mais elle continuait, avec la même vivacité :

— J'ai eu l'exemple d'un homme qui s'imaginait pouvoir réaliser ses ambitions et céder à leurs exigences, tout en gardant son caractère. Il se trouvait à la tête de grandes entreprises. Il croyait les diriger. Et, de plus en plus, il était dirigé par elles. En atteignant un but, il ne s'apercevait pas qu'il n'était plus l'homme qui s'était fixé ce but. Moi qui vivais près de lui, je voyais ce que j'estimais se modifier, s'effacer. Les conceptions personnelles, la hauteur de pensée s'éloignaient devant de banales habiletés...

Pour la première fois le général entendait Laura parler de son mari. Ce qu'elle disait surprenait Touan. Ainsi les sentiments de Laura pour M. Formerie n'étaient pas exactement ceux que l'on pouvait croire.

— Les nécessités de l'action ! Pour vous, ces nécessités seront bien plus nombreuses, bien plus inéluctables.

— Si vous le voulez, Laura, ne discutons plus de ces questions.

— Ne voyez-vous donc pas quel lien existe entre elles et ce que vous demandez ?

Laura ne cessait de montrer, ce soir-là, une sorte de nervosité.

— En vous connaissant mieux, j'ai pensé que peut-être vous arriveriez, vous, à dominer ce que vous entrepreniez, poursuivit-elle. Mais ce n'est pas possible. Votre résolution au sujet des cadets en donne une preuve.

Il prit les mains de Laura, les portant à ses lèvres. Elle se détourna, eut un soupir. Elle hésitait. D'une voix plus basse, lente cette fois, elle dit :

— Pourquoi essayer de cacher ce qui, d'ailleurs, ne vous a pas échappé ? Je n'ai pas réagi devant vous comme je le voulais. Je n'ai pas pu ! Et pourtant...

Laura ferma les yeux quelques secondes. Brusquement elle dégagea ses mains, s'éloigna.

— Vous représentez-vous bien ce qu'a été pour moi la prise de Yuanping ? fit-elle avec une soudaine violence.

Et ce jour-là elle lui décrivit ce qui s'était passé chez elle, quand les soldats de Touan, à la suite d'un court combat, avaient occupé la ville.

Depuis quelques semaines, Laura avait rejoint son mari dans le Chansi. M. Formerie voulait diriger lui-même pendant un certain temps l'exploitation des nouvelles mines de fer de Yuanping et mettre au point le projet de construction de la ligne Yuanping-Pao Té...

Cinq hommes avaient pénétré, après avoir enfoncé les portes, dans leur maison, au centre de la ville. Laura se tenait dans sa chambre, avec son mari et son fils qui venait d'avoir trois ans. Les soldats étaient entrés. Ils portaient l'épais bonnet de fourrure des divisions du Nord, qui leur cachait à demi le visage. Ils avaient ri en désignant Laura. M. Formerie s'était avancé, essayant de leur parler, d'expliquer qui il était. Ils l'avaient écarté rudement, riant encore. Il avait alors levé un pistolet. Mais les autres avaient tiré avant lui.

— L'enfant pleurait. Je ne pouvais plus que le serrer contre moi. Je le serrais ! Et cependant ils sont parvenus à me l'arracher. Oh ! ce craquement que j'ai entendu ! Et plus de pleurs, plus de cris après...

Elle s'interrompit, se prit la tête dans les mains. Au bout d'un instant elle leva les yeux vers le visage contracté du général.

— Ne poursuivez pas, je vous en supplie, murmura-t-il.

Elle respira profondément. Le regardant, elle reprit, d'une voix âpre, comme si elle voulait voir ses traits se crisper davantage encore :

— Et ensuite, quand j'ai été seule ! Seule avec eux ! Dois-je vous décrire ce qui est arrivé ? Ce qu'ont fait les soldats ? Vos soldats !

Il était devenu aussi blême que le jour où, dans les jardins du palais de Lotchang, il avait défailli en se retenant à elle.

— Je vous en supplie, redit-il d'une voix à peine distincte.

Laura baissa les yeux. Un long moment s'écoula. Quand elle le regarda de nouveau, il était assis — prostré — sur le divan, la tête penchée. Une courte mèche tombait sur son front comme lorsque Touan était couché, malade, à Lotchang.

D'un ton différent, plutôt pensif, Laura parla de nouveau :

— Je vous avais dit que je n'avais cessé de vous voir, vous, comme le responsable. Et j'ai eu cette conduite que je n'attendais pas...

Laura n'avait pu garder longtemps du général Touan l'idée qu'elle s'était faite. Elle l'avait vu non pas triomphant, mais menacé. Il avait l'attrait de l'homme en danger. Etait-ce à cause des années passées par Touan à l'étranger que l'attitude du général envers Laura s'éloignait si peu de ce qu'aurait été celle d'un Européen ? En raison de cette attitude, sans doute, Laura n'avait pas été sensible comme elle aurait pu l'être à la différence de race... Puis il y avait eu cet accès de fièvre, à Lotchang. Ainsi que Touan l'avait prévu, les événements les avaient rapprochés ! Enfin, dans cette province du Nord, sous les rafales de sable sans cesse lancées par le vent venu des déserts de Mongolie, au milieu de luttes sourdes, complexes, pour lesquelles Laura pressentait une fin dramatique, les comportements pouvaient-ils, eux aussi, ne pas surprendre ?

— Voilà quelques-unes des raisons que je me suis données, quand j'avais trop besoin de raisons. Mais il y a ce qui échappe aux prévisions froides. Ce qui nous prouve parfois que notre volonté n'est pas seule.

Touan avait redressé la tête.

— Quelle noblesse vous avez eue ! murmura-t-il.

Il ajouta, d'une voix qui s'animait :

— Ce que vous avez surmonté m'attache davantage à vous. Le malheur qui aurait pu faire

de vous une ennemie élève notre... Vous savez quel mot je voudrais prononcer ! Depuis votre retour au Chansi.

Il s'interrompit quelques secondes.

— Ah ! Laura, je vous aime tant !

Il était venu tout près d'elle. La mèche tombait toujours sur son front. Laura secoua la tête.

— Maintenant vous n'êtes plus le moins fort. Vous vous trouvez entraîné par une action que je n'estime pas — qu'il m'est impossible de ne pas haïr — pour la raison que vous connaissez. C'est cela qui nous séparerait vite. Et définitivement, je le sais.

— Vous ne m'avez pas parlé ainsi pendant la guerre à l'Ouest. Peut-être vouliez-vous m'éviter une déception dont vous saviez l'effet, quand j'étais menacé de plusieurs côtés ? Mais croyez-vous que tout soit terminé ici ? Les prochaines journées sont celles, au contraire, où bien des événements peuvent survenir. Après ce que vous venez d'évoquer, je comprendrais mieux le désir de me voir châtié pour la prise de Yuanping. Je le comprendrais d'une autre. Mais pas de vous.

— Vous n'oubliez pas certains raisonnements...

— N'en veuillez pas à celui qui les a tenus. Son attachement le rend ombrageux à l'excès. Et lui ne vous connaît pas comme moi.

— Cependant, dit Laura, vous vous êtes demandé parfois s'il ne voyait pas juste.

— Un jour déjà, je vous ai dit que je ne le croirai jamais ! Mais vous prononcez des mots qui donnent plus de force à mon espoir. Et vous me dites que rien n'est possible...

Laura fit nerveusement quelques pas. Les lampes laissaient le fond du salon à demi dans l'ombre.

— Je ne vous dissimulerai rien, dit-elle. Vous n'ignorerez pas que j'ai eu au début, et quelquefois par la suite, des tentations qui donneraient raison à votre second soupçonneux et enflammé. Et même plus que des tentations. Oui, j'avais résolu de vous faire payer les malheurs que vous savez !

Un temps s'écoula.

— Puis un moment est venu où je m'en serais voulu de garder de telles pensées. Cela m'aurait semblé bas...

Il revint tout près d'elle.

— Laura, souvenez-vous des journées que nous avons passées ensemble, loin de Taiyuan. Nous ne serons pas séparés !

— Les raisons que je vous donne sont les vraies raisons...

Il soupira. De nouveau la tristesse marquait son visage.

— Vous vous dites que si je vous détestais encore je ne me conduirais pas différemment. Attirer, attacher, se dérober... Tenter de vous faire délaisser la route que vous tenez à suivre. Et, en affaiblissant vos résolutions, vous rendre plus vulnérable aux intrigues de vos ennemis, comme l'imagine Wen Mei.

Il posa doucement les mains sur les épaules de Laura. Elle ne bougea pas.

— Je ne voudrais pas un doute, une note basse entre nous, reprit-elle.

Avec un soudain accent de certitude, il prononça :

— Laura, vous ne refuserez pas ! Je le sais depuis le jour où vous avez accepté de vous rendre à Kouang-Choun.

Elle détourna la tête. Puis, comme elle l'avait fait à Lotchang, elle passa lentement la main sur le front de Touan, remettant ses cheveux en ordre. Longuement, il embrassa cette main.

— Un autre me demanderait de lui prouver que je ne me joue pas de lui. Mais ce n'est pas possible, vous le comprenez. Le souvenir de Yuanping...

Les lèvres de Touan touchèrent son front. Il sentit le frisson de Laura. Elle avait baissé les paupières. Il ne l'avait eue ainsi, contre lui, qu'une fois, dans la maison où était établi son poste de commandement, durant la bataille avec la deuxième armée du Chensi.

— Ce n'est pas possible, redit-elle tout bas. Je ne le veux pas !

Mais elle ne faisait pas un mouvement. Comme il l'entourait de ses bras, Laura eut de nouveau un léger frisson. Elle ouvrit les yeux. Ainsi que pendant la bataille, sa tête s'était légèrement renversée. Mais cette fois, en se penchant, il serra Laura avec une sorte d'emportement. Et elle ne tenta pas de s'éloigner.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Les audiences et les conseils retenaient Touan assez tard. Il dînait au quartier général. Ensuite, presque chaque soir, il venait chez Laura. A présent elle évitait le plus souvent les réceptions de la société étrangère.

Touan voulait croire que Laura acceptait de rester. Cependant elle avait affirmé que sa résolution ne pouvait changer.

Ayant vu toute la tristesse que causaient à Touan de telles réponses, elle les éludait maintenant, lui disant qu'il ne devait, pour l'instant, songer qu'aux difficultés à résoudre très vite...

Feng s'obstinait plus que le général l'avait cru. Touan lui offrait de quitter le Chansi en emportant toute sa fortune. De plus, Feng serait dédommagé pour la valeur de ses propriétés. Mais il avait une attitude à laquelle Touan ne s'attendait pas. Dans le palais gardé par les hommes de Touan, ce dernier trouvait son adversaire digne et décidé. Feng passait ses journées à lire les auteurs anciens qu'il préférait : Lao Tseu, Tchou Ai ou Chao Yong.

Aux propositions alternant avec les menaces, il répondait : « Jamais je ne remettrai à personne le pouvoir que je tiens du grand maréchal, mon père. Vous me tuerez. Vous vous déshonorerez. Mais je ne céderai pas devant un rebelle. »

Puis Touan eut une préoccupation plus pressante. Isoshi venait de présenter ce qu'il appelait des « demandes très légitimes ». Pour protéger ses compatriotes contre un mouvement semblable à la dernière révolte, il proposait un accord aux autorités de la province. Cet accord permettrait à des détachements de l'armée impériale de tenir garnison dans les localités où étaient établies des entreprises japonaises, c'est-à-dire dans les grandes villes et autour des centres miniers.

— C'est très grave, dit Touan, le soir où il annonça cette demande d'Isoshi à Laura. Ces soi-disant forces de protection donneraient une occasion d'introduire un grand nombre d'agents secrets. Ils mèneraient plus activement le travail de décomposition entrepris par Isoshi. De plus, ces troupes, très bien armées, nous frapperaient dans le dos si l'armée impériale passait ouvertement à l'attaque. Elles diminueraient la durée de la résistance de l'armée chinoise. Et peut-être même Isoshi pense-t-il avoir le moyen d'empêcher ainsi que cette résistance se produise.

— Le Groupe va sans doute vous soutenir.

Touan hochait la tête, soucieux.

— Très adroitement Isoshi a promis à Mr. Hatfield que les forces de protection assureraient la sécurité de tous les étrangers... Et Mr. Hatfield a pensé sûrement à la clause de la nation privilégiée des anciens traités. Il voit là une occasion d'obtenir davantage.

Touan craignait qu'Isoshi se fût déjà entendu avec le président du Groupe. Isoshi n'avait rien dit de ses demandes plus tôt, sans doute parce qu'il voulait convaincre auparavant Mr. Hatfield.

— Je pourrais parler à Mr. Hatfield, proposa Laura.

— Laura, chère Laura, merci ! fit-il dans un élan.

Ils se tenaient l'un près de l'autre, sur le divan, au fond du salon.

Après un moment il dit :

— Mais vous persistez à ne pas estimer l'action que je mène. Je ne veux pas vous prier de la favoriser. Je vous sais gré déjà de vous y intéresser un peu, de m'écouter...

Comme il se penchait encore vers elle, Laura, se détournant légèrement, demanda :

— Allez-vous faire connaître les résultats de l'enquête sur les origines de la révolte ?

— Je ne le pourrai pas.

Le lieutenant-colonel Isoshi avait adressé au général une note le prévenant ainsi :

De fausses nouvelles répandues dans le but de faire douter du désir du gouvernement impérial japonais de voir l'ordre et la paix régner en Asie — notamment dans les régions voisines de la Grande Muraille — seraient interprétées comme une provocation très injurieuse. L'armée impériale devrait y répondre immédiatement.

— Ne me disiez-vous pas qu'Isoshi n'était pas partisan, actuellement, d'une intervention ?

— Il existe au Japon deux clans. Il y a ceux

qui estiment que la marche en avant doit être poursuivie sans retard en Chine, quels qu'en soient les risques. Pour Mr. Hatfield, ils représentent le « parti militaire ». Mais on trouve aussi des officiers dans l'autre clan. Ceux-là veulent éviter la possibilité d'une guerre générale. Mr. Hatfield se trompe en croyant qu'ils renoncent à la pénétration. Ils pensent que le Japon a intérêt à procéder sans rien brusquer. Plus par infiltration que par une action militaire déclarée. « En tache d'huile », suivant le mot du général Hata... Et c'est peut-être aussi parce qu'il fallait convaincre les partisans d'une guerre immédiate qu'Isoshi n'a pas parlé plus tôt des troupes de protection.

Isoshi connaissait bien l'apathie chinoise, l'indécision des puissances. En agissant prudemment, le Japon pouvait tout gagner sans risques.

— J'ai compris pourquoi rien de ce que j'appréhendais ne s'est produit à Taiyuan. A la nouvelle révolte, prétexte de l'entrée de l'armée impériale, Isoshi préfère l'envoi des troupes de protection. On en tirerait au Japon un gain de prestige sans heurter à l'excès l'opinion chinoise et étrangère. La chute du Chansi serait moins rapide, mais certaine. Isoshi n'a jamais dû être partisan de la révolte précédant la conquête du Chansi. L'occupation de la Mandchourie est trop proche. Mais pour Isoshi, attendre ne signifie pas perdre du temps.

— Que se produira-t-il si vous refusez ?

— Isoshi me dit qu'il n'aurait alors plus d'arguments à opposer à ceux qui veulent lancer l'armée impériale vers la Grande Muraille.

L'épaule du général ne touchait plus celle de Laura. La jeune femme le voyait songeur. Elle savait que c'était la demande d'Isoshi qui le préoccupait à présent — et rien d'autre.

— Cette amitié entre lui et vous n'aide-t-elle rien ? demanda-t-elle.

Il eut un mince sourire.

— Notre amitié... Il sait que c'est à cause d'elle qu'il a été choisi pour sa mission ici.

Après un temps il reprit :

— Isoshi s'emploie toujours à m'attirer de son côté. Mais il me connaît assez... Je suis certain qu'il s'occupe en même temps de m'affaiblir. Je n'ai pu encore savoir ce qu'il entreprend contre moi. C'est à présent mon adversaire le plus redoutable.

Un soir, en arrivant chez Laura, Touan trouva le lieutenant-colonel Isoshi dans le salon.

Les deux hommes se serrèrent la main. Dans les phrases polies qu'ils échangèrent, Laura décelait une certaine gêne. Elle se souvenait des paroles de Touan : « Mon adversaire le plus redoutable. »

— Le colonel Isoshi, mon voisin, me parlait de ses études militaires à Paris, où vous vous trouviez ensemble.

Touan hocha la tête mais ne dit rien.

— J'ai eu un oncle professeur à l'Ecole de guerre... reprit Laura.

C'était elle qui parlait le plus, semblant vouloir vite mettre fin à cette gêne qui s'était établie avec l'arrivée de Touan.

Quand elle eut dit aussi que son oncle faisait partie de l'état-major du général Joffre, pendant la bataille de la Marne, Isoshi se tourna vers Touan.

— Vous souvenez-vous de la visite que nous avons faite au général von Klück avec nos amis Guderian et Luckner ? Nous avons beaucoup parlé de cette bataille, ce jour-là.

— Oui, je me souviens, dit Touan.

Il ajouta :

— J'ai reçu, après la campagne à l'Ouest, un message de Luckner et de Guderian.

— Vous êtes le premier du groupe de camarades que nous formions là-bas qui fasse parler de lui... Peut-être serez-vous le seul.

Touan le regarda et ne répondit pas. Isoshi racontait à Laura cette visite au général von Klück pendant leur séjour de quelques mois à Berlin.

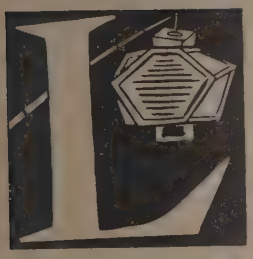
— Ce qui m'a frappé, dit Isoshi, c'est le ton qu'employait le vieux général, sa discrétion quand il évoquait cette sorte de flottement des armées allemandes avant la bataille de la Marne. Il n'insistait pas sur les erreurs du haut commandement, les ordres se contredisant, qui avaient privé la I^re^ Armée du grand succès. On sentait la précaution qu'il prenait de ne pas accabler, pour s'excuser, les vrais responsables de l'échec, le grand état-major et le chef suprême : le Kaiser.

— N'est-ce pas une des différences entre le soldat et l'homme politique ? dit Touan. Le politicien ne raconte ses souvenirs que pour se justifier. La vérité compte moins que son opinion. L'officier se contente d'expliquer. Il a beaucoup plus de retenue, qu'il s'agisse de ses réussites ou bien des fautes des autres.

Isoshi approuva. A présent ils s'entretenaient sans embarras, comme ils le faisaient sans doute auparavant. Laura les regardait, l'un en face de l'autre. Isoshi avait trente-six ans, comme Touan. Mais avec ses tempes dégarnies, ses traits plus creusés, le Japonais paraissait plus âgé. La physionomie de Touan s'était détendue. Chez Laura, Isoshi abandonnait son froid demi-sourire...

Laura savait tout ce que décideraient dans les jours à venir les rapports entre ces deux hommes. Elle constatait qu'elle avait pu les réunir et, ainsi qu'elle l'avait voulu, faire renaître la cordialité d'autrefois.

CHAPITRE DEUXIÈME



LAURA était retournée à Tchen Nang, d'où, deux mois et demi plus tôt, elle revenait en voiture, un soir, avec le général Touan.

Mr. Hatfield disait vouloir commencer bientôt la construction de la voie ferrée reliant Tchen Nang à la ligne du Nord, pour rendre beaucoup plus aisé le transport du minerai.

— Afin qu'il y ait intérêt pour vous à participer à ces dépenses, ma chère amie, exposait-il, il faudrait que vous n'ayez pas seulement deux entreprises dans cette région.

Mr. Hatfield ne manquait pas de rappeler que sa société consentirait à acheter les deux mines de Tchen Nang pour éviter à Mme Formerie de partager les charges de la voie ferrée.

Laura penchait pour la vente. Mais son fondé de pouvoir, invoquant la teneur élevée du minerai, était de l'avis contraire. Selon lui, Mr. Hatfield mettait avec insistance en avant le projet de voie ferrée pour décider Laura Formerie à vendre. Afin de convaincre Laura, M. Chavigny l'avait priée de l'accompagner à Tchen Nang. Il voulait qu'elle vît les récents agrandissements. Les frais engagés autant que le rendement remarquable commandaient, d'après lui, de conserver les mines.

Le général Touan, parti en inspection le long de la Grande Muraille, avait demandé à Laura de l'attendre à Tchen Nang. Il proposait de rentrer avec elle en faisant un détour pour lui montrer la vallée du Fen Ho, au sud de Tchen Nang.

Il arriva à 5 heures de l'après-midi. Laura laissa son escorte à son fondé de pouvoir, qui restait une ou deux journées de plus pour les inventaires et pour régler certaines questions. Laura, en effet, s'était résolue à vendre ses mines de Tchen Nang...

Touan fit arrêter son auto et celles de l'escorte sur un plateau où se dressaient quelques mélèzes. Il prit le bras de Laura et ils descendirent un chemin étroit, creusé dans la terre jaune, vers le fleuve.

— Le soir allait tomber comme aujourd'hui le jour où nous sommes revenus ensemble de Tchen Nang. Mais nous n'avons pas fait de détour. Et pour que nous sortions de la voiture il avait fallu que la route ne fût pas libre.

Pensive, Laura se taisait. Les hommes de la garde les entouraient, avançant dans les champs en terrasses sur la colline. Ils empêchaient de s'approcher les paysans qui, partout, avaient cessé de travailler et regardaient en silence passer le général.

Les soldats semblaient à Laura plus nombreux que le soir où elle avait accepté de marcher en attendant que l'auto pût repartir vers Taiyuan.

— On prend un grand soin de notre protection, remarqua-t-elle.

— C'est nécessaire. Plus qu'avant. Et même...

Il hésita quelques secondes.

— Je me demande, Laura, s'il ne serait pas utile de laisser autour de votre maison quelques soldats. Lorsque vous sortez, votre voiture...

Elle l'interrompit, en riant un peu.

— Mais pourquoi ? Je n'ai aucune participation à la direction de la province.

— Il vaudrait mieux, peut-être, se résoudre à ces précautions.

— Ce serait ridicule !

Tout à coup elle demanda :

— De quel côté verriez-vous un danger ?

Elle venait de penser à certaines paroles menaçantes prononcées par Wen Mei, le jour de la réception au quartier général.

Touan fit un geste imprécis, comme embarrassé.

— Le danger... Où donc n'est-il pas ? dit-il.

Ils se rapprochaient du Fen Ho, coulant entre les digues construites pour protéger les cultures de la vallée. Laura voyait un spectacle assez surprenant : le lit du fleuve était plus haut à cet endroit que les champs des environs. Touan disait que le Fen Ho ne pouvait entraîner toute la terre jaune arrachée aux collines. Les dépôts de cette terre surélevaient peu à peu son lit.

Un moment ils restèrent à regarder s'écouler lentement l'eau jaunâtre, épaisse, entre les bancs de sable. Marchant dans l'eau, le long de la berge, des haleurs remontaient, tirant de larges barques à fond plat. Le vent poussiéreux ne soufflait pas dans la vallée, entre les hautes collines. Cependant l'air devenait très frais.

Tandis qu'ils retournaient vers la route, Laura s'informa de l'inspection du général dans le Nord-Est. Les trois quarts de ses divisions avaient achevé de prendre position le long de la Grande Muraille.

— Si les Japonais attaquent, ils ne pourront pas donner l'impression d'une expédition locale, comme l'an dernier en Mandchourie. Ce sera la guerre. La guerre qu'Isoshi veut éviter... Mais, pour que l'armée ne se batte pas, il faudrait que je ne sois plus là.

— Isoshi a-t-il cessé de songer à une autre possibilité ?

— Laquelle ?

Elle gardait les yeux fixés sur le sommet des collines où les tourbillons de poussière prenaient, à la fin du jour, une couleur plus sombre.

— Si vous renonciez, vous, à vous battre.

Il tressaillit.

— J'imiterais les autres qui, au Jéhol, au Chahar, négocient avec le Japon pour livrer leur armée après un simulacre de bataille...

Il serra son bras.

— Laura ! Vous n'imaginez pas que je le ferais ?

— Je n'imagine pas que vous le feriez actuellement.

Il eut un geste de protestation.

— Vous êtes injuste, Laura ! Vous croyez que le pouvoir me changerait au point de me rendre semblable à des hommes que j'ai fait condamner...

— Ne vous êtes-vous pas tourné une fois déjà vers Isoshi, comme il l'attendait ?

Ce jour-là Laura s'enquit des conditions auxquelles Touan avait obtenu, près de trois mois auparavant, l'argent nécessaire pour garder ses officiers, quand le maréchal Feng avait pris le décret réduisant les soldes de moitié.

— Ici il n'est pas rare qu'un chef militaire, pour payer ses troupes, conclue des arrangements avec les représentants d'une puissance ou d'une société étrangère. Je n'ai pas à dire combien j'étais opposé à ce procédé. Mais Nankin ne se pressait pas de répondre à mes demandes. Les intrigues de Feng pour me rendre suspect là-bas commençaient à être efficaces. Il me fallait agir vite afin de ne pas perdre mon armée. Pour le premier prêt, Isoshi n'a pas été exigeant. Il pensait que j'aurais encore besoin de lui. Je m'engageais seulement à mettre quelques compagnies de fantassins à la disposition des exploitants japonais, dans la région où descendent les brigands du Chahar... Isoshi a été déçu. Je ne me suis plus adressé à lui. Comme je l'espérais, j'ai pu faire rapporter le décret. Grâce à une partie des indemnités exigées du Chensi après la victoire à l'Ouest, j'ai annulé ma dette.

— J'ai été surprise que le gouvernement ait aussi peu d'autorité ici.

— Aucun gouvernement n'a jamais imposé facilement sa volonté aux maîtres des provinces. Avant la révolution les fonctionnaires fidèles envoyés par l'empereur devenaient, sur place, indépendants. Il fallait traiter avec eux plutôt que les commander. Plus tard, les seigneurs de la guerre, jusqu'aux victoires de Tchiang Kai Chek dans l'expédition du Nord, n'avaient pas admis d'autre pouvoir que le leur dans les provinces qu'ils contrôlaient.

— Le généralissime doit déjà faire la guerre aux communistes du Kiansi, se défendre contre l'opposition à Nankin et se garder du côté du Japon. Il ne peut que compter sur ma bonne volonté.

— Ne vous avait-il pas nommé dans le Chansi parce qu'il était sûr de vous ?

— Sans doute... Certains ont donné un autre sens à l'envoi dans une province lointaine d'un jeune général dont on commençait à parler peut-être un peu trop.

Ils s'étaient arrêtés depuis un instant. Le chemin contournait là quelques rochers qui, sous la terre jaune accumulée, avaient tous la même forme arrondie. Laura se retourna. La brume commençait à voiler le cours du fleuve. D'aigres cris d'oies sauvages s'élevaient dans la vallée.

— Je vois, dit Laura, souriant légèrement, qu'il ne vous serait pas difficile de trouver des raisons, si vous vouliez prendre la même indépendance que les anciens seigneurs de la guerre.

Il sourit à son tour. Ils repartirent, marchant très près l'un de l'autre, dans l'étroit chemin poussiéreux.

Touan déclara qu'il persistait à rejeter les exigences d'Isoshi au sujet des troupes de protection.

— Si le Groupe et, derrière lui, les puissances se montraient opposés avec décision à la pénétration japonaise les chances d'empêcher cette pénétration seraient certaines.

Le général Touan s'arrêta dans le chemin où leurs pas s'enfonçaient dans la terre fine, récemment apportée par le vent.

— Nous ne sommes plus aux premiers jours, quand les événements représentaient le seul sujet dont nous n'avions pas peur.

— Ce sujet ne nous en évite-t-il pas d'autres ? répondit-elle.

Il la regarda avec une sorte d'inquiétude.

— Après la vente des mines de Tchen Nang, la mise en ordre de mes affaires sera près d'être achevée, dit-elle. J'ai fait part à la compagnie que mon mari avait intéressée dans la construction de la voie ferrée des dernières propositions de Mr. Hatfield. Je crois qu'elles seront acceptées.

— Laura, vous n'allez pas partir ? dit-il sourdement.

Elle soupira.

— Souvenez-vous de ce que je vous ai dit déjà.

— Mais Laura, maintenant...

Sa voix était ardente, anxieuse.

— Je ne peux pas vous suivre, dit-elle d'un ton d'obstination mélancolique. Pourquoi cacher que le moment où je m'en irai approche ?

Lentement, ils se remirent à marcher. L'obscurité venait. Les gardes de Touan se tenaient plus près que tout à l'heure.

Il ne voulait pas croire à la possibilité d'un départ de Laura. Elle l'écoutait sans un mot. En arrivant sur la route où les soldats se groupaient devant les voitures, sous les ordres du capitaine Shao, Laura dit seulement, avec un faible haussement d'épaules :

— A quoi bon parler encore ?

Pendant le retour Laura ne dissimulait pas plus que Touan sa tristesse.

Trois jours plus tard, Mr. Hatfield téléphonait à Laura, lui demandant si elle pouvait passer au siège du Groupe, dans l'après-midi.

Elle le trouva très satisfait.

— Nos demandes d'indemnités pour les pertes causées par la révolte sont acceptées sans modifications, lui annonça-t-il. Le général Touan, qui, vous le savez, remplace le maréchal souffrant...

Mr. Hatfield sourit, s'arrêta une seconde.

— Le général Touan a signé l'accord que je proposais.

Laura montrait un certain étonnement. Plusieurs fois Touan lui avait dit que les réparations demandées par le Groupe, comme les conditions de l'emprunt, étaient excessives.

— Je ne vous ennuierai pas avec tous les détails de l'accord, déclara Mr. Hatfield d'un ton faussement négligent. Je peux dire toutefois que

nos amis du Groupe ne paraissent pas regretter d'avoir insisté pour que je prenne la présidence.

Mr. Hatfield voulait savoir comment Laura désirait que le règlement se fît en ce qui la concernait.

— Je ne crois pas que vous souhaitiez obtenir de nouvelles concessions. Je présume que vous préférez un paiement immédiat.

— Mais où sera trouvé l'argent ?

Douglas Hatfield sourit d'une façon qui n'indiquait pas le mécontentement de soi-même. Il avait assuré ne pas vouloir ennuyer Laura avec les détails de l'accord. Cependant il ne put s'empêcher de le faire. Il dit notamment qu'en plus du droit d'ouvrir de nouvelles mines le Groupe obtenait pour dix ans la location de plusieurs entreprises chinoises.

— Avec leurs bénéfices, le remboursement de l'emprunt commence aussitôt. De plus, une partie de la somme que nous versons doit être consacrée aux réparations. Elle sera retenue par nous.

— Voilà en effet un emprunt dont l'amortissement ne tarde pas, remarqua-t-elle.

— Le Groupe sait ce qu'il doit à certaines influences...

Laura ne réprima pas un geste d'irritation. Aussitôt Mr. Hatfield ajouta :

— Naturellement, je n'ai pas oublié de profiter, ainsi qu'il convenait, de la suite donnée aux demandes japonaises.

— Comment, le général Touan a cédé, là aussi ?

La veille, Laura n'avait pas vu le général. Elle avait dû aller chez Mrs. Hatfield, à la réunion mensuelle où seules les femmes étaient invitées. Laura n'ayant pas, à deux reprises, assisté à de récents dîners de Mrs. Hatfield, celle-ci craignait que la jeune femme restât blessée par une phrase prononcée le jour de la réception au quartier général. Mrs. Hatfield était venue trouver Laura. Elle s'était excusée et avait montré tant d'affabilité que Laura avait assuré ne pas lui en vouloir. Et Laura n'avait pas refusé l'invitation... Ce soir Touan lui expliquerait ses décisions.

Ce ne fut pas sans embarras que le général, en retrouvant Laura, lui confirma ce que Mr. Hatfield avait annoncé l'après-midi.

— Isoshi m'a remis hier, à 2 heures, un ultimatum. Si à minuit les propositions concernant les troupes de protection étaient encore repoussées, l'armée impériale interviendrait. Je me suis tourné vers Hatfield. Mais j'ai eu la preuve qu'Isoshi et Hatfield s'étaient mis d'accord. Hatfield ne voulait voir que les avantages qu'il était sur le point d'obtenir. La date de la nouvelle élection pour la présidence du Groupe approche. Il tenait à un succès important pour être désigné à nouveau. Puis j'ai eu une conversation par téléphone avec Nankin.

Le chef du gouvernement n'avait pu lui promettre un secours. Au contraire, il lui recommandait de tout faire pour éviter que le pays se trouvât entraîné dans une guerre pour laquelle il était trop loin d'être prêt. On était habitué à Nankin à ce que le Japon, dans le but d'affaiblir le gouvernement, négociât directement avec les chefs locaux.

— J'ai revu Isoshi. Aucune discussion n'a servi.

Touan s'était débattu. Il avait hésité jusqu'au dernier moment. A l'état-major, on le poussait à lutter. Il l'aurait fait s'il avait suivi son inclination. Mais alors les partisans de la guerre l'auraient emporté à Tokio. L'ultimatum japonais n'avait pas été tenu secret. Donc l'armée impériale était vraiment prête à attaquer.

— Nous les aurions contenus un certain temps. Puis leurs avions, leurs divisions de chars, leurs batteries innombrables nous auraient écrasés inévitablement. Ah ! quelle amertume d'être celui qui doit écouter la raison et choisir le mal le moins grand !

Un moment il marcha dans le salon. Son visage restait sombre.

— Ce matin, très tôt, j'ai reçu Hatfield. Il a rappelé les traités. Lui n'introduit pas de troupes. D'après la clause de la nation privilégiée, il lui faut donc d'autres satisfactions... Je dois surtout éviter la coalition des Japonais avec le Groupe, à laquelle Isoshi veut parvenir pour nous isoler. Tous les étrangers unis contre nous !

Il fallait que le Groupe fût plus encore un concurrent pour les Japonais, qu'il prît ombrage de leurs ambitions. Et Touan ne pouvait se passer de l'emprunt pour payer l'armée.

— A votre place, le maréchal Feng ne se serait-il pas conduit comme vous ?

Il fit un geste rageur.

— Feng !... Lui s'obstine à ne pas abandonner son palais. Il doit espérer profiter de l'opposition que vont provoquer ces accords. Mais ma patience ne durera plus !

— Vous souvenez-vous de votre indignation quand il projetait d'accroître le nombre de champs de pavots en diminuant le terrain des cultures, déjà insuffisant pour nourrir toute la province ?

Il leva les yeux vers elle.

— Ah ! vous connaissez aussi l'arrêté au sujet de l'opium... Je suis contraint de tirer le plus grand parti possible des ressources du Chansi pour ne pas trop dépendre de Hatfield. Je ne veux pas être amené à céder davantage ! Je n'ai renié aucune de mes idées...

— Mais vous agissez contre elles !

Le général s'était assis près de Laura, sur le divan du salon.

— Je sais le danger qui viendra des accords que j'ai signés. Mais, Laura, vous devez comprendre avec quelle tristesse, quelle révolte, j'ai fait ce que j'étais forcé de faire.

— Certainement, rien d'autre n'était possible, dit-elle. Cependant celui qui entreprend la poursuite de la puissance accepte d'avance ses exigences. Le courage, le devoir sont des raisons, des excuses qu'on trouve toujours — pour se tromper soi-même parfois...

— Laura, je reprendrai ce que j'ai cédé ! Je pourrai le faire parce que j'ai su reculer, dévier, si vous préférez, pour ne pas être brisé.

Elle avait un regard sceptique.

— Vous ne me croyez pas... Vous représentez-vous ce qu'ont été pour moi les heures que j'ai

passées hier à lutter en vain, à chercher un moyen pour ne pas m'incliner ? Aujourd'hui je suis las. Je n'ai jamais été si près du découragement. Je vous retrouve et alors que vous pourriez avoir près de moi un beau, un grand rôle : me soutenir...

— Vous soutenir pour que vous poursuiviez ne serait pas ce que ferait de meilleur — et même, si vous le préférez, de plus grand — une personne attachée à vous.

Il secoua la tête d'un air morne.

— Vous allez me redire maintenant que vous quitterez bientôt Taiyuan.

Son visage semblait plus las, plus sombre.

— Vous persistez à vouloir partir, n'est-ce pas ? J'espérais un peu que ce soir vous me diriez qu'au contraire... Mais non, vous partirez !

— Ne m'en veuillez pas, dit-elle d'une voix changée.

Elle posa une main sur le front de Touan, toujours plissé. Avant de l'étreindre, il dit très bas :

— Laura, j'ai besoin de vous. Aidez-moi. Restez pour que je sois sûr de ne pas être entraîné où je ne veux pas aller !

(A suivre.)

(Suite de la page 2 couverture.)

guerre, furent faits prisonniers par les Américains et vécurent en captivité quelques années assez dorées si on les compare à celles de nos *Gefangenen*.

Les Vaincus (Editions de Flore) nous font d'abord assister aux derniers jours de la bataille de Cassino, en particulier avec un soldat allemand guère conformiste (en ce sens qu'il ne croit plus à Hitler et cache peu son sentiment, tout au moins dans la mesure où cela n'est pas trop dangereux pour lui). Dans son camp américain, il ne tarde pas à découvrir que les fanatiques hitlériens tiennent toujours le haut du pavé. Fidèles à la Convention de Genève, les Américains laissent en effet la gestion intérieure du camp aux cadres de leurs prisonniers ; c'est évidemment permettre aux Nazis de continuer à exercer leur pouvoir. Le héros, Ghüler, parvient finalement à se tirer de l'engrenage infernal...

Le livre de Richter ruisselle de bonne volonté. Il paraît évident que son auteur, découvrant la littérature « occidentale » après des années de tyrannie, en a été profondément influencé ; il est probable qu'il a dû lire en cachette quelque Hemingway ou autres Malraux et qu'il n'a pas toujours réussi à se dégager de leur influence.

Mais il va beaucoup plus loin que Walter Jens, sans doute parce que ses ambitions sont plus modestes. Les époques bouleversées sont mères d'une littérature de *faits*. Avec sa chronique romancée Richter nous rend les Allemands beaucoup plus proches — et sympathiques lorsque cela est possible — que Walter Jens avec ses imaginations extravagantes. L'un appartient à cette race d'hommes pour laquelle un Alexandre Arnoux ne peut se défendre d'un sentiment admiratif ; l'autre illustre cette tribu d'êtres inquiétants dont on se dit toujours qu'ils peuvent être, dans le même temps, anges ou démons.

JE ne sais rien de Paul Sérant, mais j'imagine qu'il ne doit pas avoir dépassé de beaucoup l'âge qu'il prête aux héros de son premier roman : *Le Meurtre rituel* (Ed. de la Table Ronde). Il n'en est que plus surprenant de constater l'autorité avec laquelle ce jeune écrivain combine une histoire aux ressorts psychologiques extraordinairement délicats et la conte avec une remarquable économie de moyens. Le mépris de la vraisemblance intérieure et le goût désordonné pour une écriture débraillée sont, je l'ai souligné maintes fois, l'apanage des débutants d'aujourd'hui. Paul Sérant ne sombre dans aucun de ces deux travers. Il conte, il écrit avec une langue qui est nerveuse sans jamais être sèche, évocatrice sans jamais faire appel à l'incontinence verbale ; son style, en un mot, est, *mutatis mutandis*, dans la lignée d'un Stendhal, d'un Mérimée. Quand on pense à cette bouillie-pour-les-chats qu'est le style de tant de « jeunes » qui croient être existentialistes sans jamais avoir lu une ligne de Heidegerr et parce qu'ils s'abandonnent tout ingénument à leurs méchants et petits démons intérieurs !

Les héros de Paul Sérant : André Laugier et sa femme Sarah, forment un couple qui vient de se marier juste alors que la guerre se termine. Comme beaucoup de garçons de sa génération, André ne prise rien tant qu'une lucidité un rien cynique ; il est souvent dur avec soi comme il l'est avec les autres. Mais le besoin confus d'une religion, d'un ordre spirituel dont le manque le gêne inconsciemment, le fait adhérer à une idéologie « spiritualiste », une sorte d'Eglise dont le « Maître » est un être mystérieux et assez louche : Théogonov. D'autre part, pour assurer sa subsistance — le couple a d'abord vécu en bohème — André devient secrétaire d'un certain Sureau, qui vient de fonder un grand parti politique.

Remarquons que si les prémisses du drame sont dès lors posées, l'auteur ne l'a jamais avoué explicitement, se conduisant ainsi en bon romancier qui ne tient pas à imposer à tout prix sa présence physique dans son œuvre. C'est avec André et Sarah que nous vivons, non avec M. Paul Sérant... Et le drame va se nouer de la même façon : André se détachant de sa femme et prenant une maîtresse ; Sarah, envoûtée par Théogonov, sombrant de plus en plus sous la coupe du « Maître » et se suicidant dans une crise de désespoir ; André ensuite décidant de se venger — du Mage, de la vie ? — en se lançant à corps perdu dans la politique...

A résumer ainsi je m'aperçois, bien entendu, quelle outrance aux lignes du roman apporte une telle simplification. D'ailleurs, à part quelques *actes* physiques bien définis posés par les personnages, il est difficile, à première vue, de dégager ces lignes, justement. Non que Paul Sérant soit obscur, mais si sa langue est toujours claire on n'en ressent pas moins combien elle recouvre un grouillement d'intentions inavouées. Au lecteur, bien sûr, de les comprendre, de les coordonner. L'auteur a le bon goût de ne pas insister : qu'il condamne ces déviations de la spiritualité ou cet avilissement, ce desséchement auxquels conduit le cynisme politique, c'est l'évidence. Mais il ne le dit jamais formellement, confiant dans le fait que ses personnages parleront pour lui. Il ne s'est pas trompé, en même temps qu'il réussissait une entreprise fort difficile, si ce n'est hasardeuse. Je vois là le signe auquel on reconnaît le bon romancier.

DANS l'un de ses meilleurs livres le poète Henri Michaux invente un personnage funambulesque, « un certain Plume », à qui arrivent les aventures les plus extravagantes. C'est que Plume n'est pas à l'aise dans la réalité du monde, à laquelle, avec une bonne volonté touchante, il s'obstine cependant à essayer de s'accommoder. Le voyage, en particulier, ne lui réussit guère. « Mais, comme l'écrit Michaux, Plume ne dit rien, il ne se plaint pas. Il songe aux malheureux qui ne peuvent pas voyager du tout, tandis que lui il voyage, il voyage continuellement... »

C'est à ce héros de Michaux que je n'ai pu m'empêcher de penser en lisant le dernier ouvrage d'Henri Calet : *l'Italie à la paresseuse* (Gallimard, édit.). Mes lecteurs se souviennent certainement que j'ai eu l'occasion, à plus d'une reprise, de leur vanter les mérites de cet écrivain qui, sans bruit, sans forfanterie, est en train de se faire une place enviable dans la littérature contemporaine. Ils ne seront pas déçus s'ils veulent bien s'intéresser à ce « journal de voyage ».

Car Henri Calet, tout comme Plume, voyage beaucoup. Certes, il ne dépasse pas souvent les limites du XIV[e] arrondissement, à Paris, ce quartier qui est le sien et auquel il a consacré ce livre charmant et délicat qu'est *le Tout sur le tout*. Mais un hasard auquel il s'abandonne ingénument le lance parfois dans de grandes randonnées. Qu'un ami italien l'invite « à assister au Congrès international du gaz combustible à Padoue », et le voilà courant sur les traces du président de Brosses !

Qu'on ne s'attende pas à trouver dans ce récit de grandes descriptions lyriques, des considérations profondes sur les mœurs et l'effort pour se monter le cou

(Lire la suite page 4 couverture.)

(Suite de la page 3 couverture.)

devant des spectacles cent fois exaltés par les voyageurs. Non, Henri Calet raconte tout bonnement ce qui lui est arrivé, et en lisant son livre on éprouve la même impression qu'en écoutant un ami qui, bien enfoncé dans un fauteuil, trie malicieusement devant vous ses souvenirs et parle autant de sa propre personne que des découvertes faites. Pour peu qu'il ait le sens de l'humour et qu'il sache conter à traits courts mais exacts, le résultat est généralement excellent et drôle : c'est le cas pour Henri Calet.

L'Italie à la paresseuse atteint souvent aux effets d'un extraordinaire comique ; pour ma part, j'ai eu les larmes aux yeux de joie à plus d'une reprise. Je connais très bien, je crois, l'Italie d'aujourd'hui et, en même temps qu'amusé, j'étais surpris par l'exactitude avec laquelle Henri Calet lançait le trait qui résume, qui fait flèche. Ainsi, par exemple, lorsqu'il parle des *Vespas*, les motocyclettes propres à l'Italie. « Les Italiens, s'écrie Calet, sont des partisans exaltés de la motorisation. L'explosion sèche des *Vespas* m'était devenue, à la longue, agaçante aux oreilles. J'ai maintes fois été éveillé par une *Vespa* nocturne. Ou bien par des personnes insomniques qui palabraient, avec un restant de conviction, devant la porte de l'hôtel. Une nuit, ça été un homme et une femme ; elle avait une voix chaude et chantante qui, tout en me berçant, m'empêchait de dormir... »

Et l'on se fortifie de plus en plus dans la conviction qu'Henri Calet est beaucoup moins ingénu qu'il ne veut souvent le paraître ; mais qu'il est vraiment un écrivain de classe.

Renée Pierre-Gosset, elle, est une voyageuse professionnelle. Femme d'un reporter, elle a, avec son mari, arpenté le globe terrestre dans tous les sens, et l'on me dirait qu'elle est actuellement quelque part du côté du Tibet ou au cœur de l'Afrique noire que je n'en serais pas autrement étonné. Globe-trotter infatigable, par ailleurs mère de trois enfants, elle trouve encore le temps d'écrire des livres sérieux comme *Expédients provisoires*, ou plus frivoles, comme *Mes hommes et moi*. Elle vient, dans *Capitales latines américaines* (Fasquelle, édit.), de réunir les portraits d'une dizaine de villes où elle a séjourné.

Je ne sais guère de genre plus dangereux. Ou bien on ne connaît pas les villes décrites, et comment alors s'en faire une image cohérente à travers les mots de l'auteur ; ou bien on les connaît, et il y a alors gros à parier qu'on ne sera pas d'accord avec le reporter, chacun de nous ayant sa façon personnelle de voir et de se familiariser avec une capitale. Or Renée Pierre-Gosset se tire avec honneur de ce pas difficile. J'ai séjourné à Rio-de-Janeiro et à Buenos-Ayres ; je puis garantir que les pages alertes et vives que notre voyageuse leur a consacrées donnent une image synthétique, complète et parfaitement valable de ces deux cités. Les autres, mon Dieu, je n'y ai jamais mis les pieds, mais grâce à Renée Pierre-Gosset il me semble que je ne me sentirai pas du tout dépaysé si j'ai la chance de baguenauder un jour dans les rues de Bogota et de Quito. Et les lecteurs du livre ratifieront mon avis, j'en suis sûr.

Le Sport

Est-ce un roman dont le sport serait le sujet principal ou un essai lyrique (romancé pour la commodité de la lecture seulement) sur un thème lui tenant à cœur qu'a voulu écrire Georges Magnane avec *La Trêve olympique* (Albin Michel, édit.) ? Sans doute les deux et c'est peut-être pourquoi on referme son livre, touché mais non sans éprouver on ne sait quelle déception. Les lettrés qui pratiquent un sport — ils sont beaucoup plus nombreux qu'on ne croit — seront sans doute sensibles à la qualité, à l'exactitude aussi bien formelle qu'intérieure des descriptions techniques ; du moins mon incompétence l'imagine dans la mesure où le profane que je suis s'y est passionné. Ceux qui attendaient un roman sur la foi des premiers chapitres — qui démarraient en grand style pour parler un langage de stade — ne resteront-ils pas sur leur faim ?

Ce serait dommage, car le talent de Georges Magnane est grand et s'affirme toujours davantage à chacun de ses livres. Des romans comme *La Bête à concours* ou *Gerbe Baude* témoignent d'une sûreté dans l'écriture, d'un sens du roman, d'une aisance à architecturer un récit tout à fait remarquables. Mieux encore : cet écrivain a de la vigueur dans la pensée mais il prêche rarement ; il préfère convaincre que catéchiser.

Le héros principal de *La Trêve olympique*, Caudron, est venu à Londres, au moment des jeux, pour y défendre les couleurs françaises avec ses coéquipiers du « huit » de son pays. Curieux homme : le sport lui est une raison d'être, mais il ne cesse de s'interroger sur elle. Quelle place peut-on raisonnablement lui donner dans la vie d'un individu et à quel degré de la hiérarchie faut-il la mettre parmi les valeurs humaines ? Enrichit-elle l'homme ou au contraire ne le déssèche-t-elle pas ? Tout en se soumettant à la dure discipline des champions olympiques, Caudron ne cesse d'être tourmenté par ces questions.

Et voici qu'il fait la connaissance d'une nageuse américaine qui, pas plus que lui, n'est une machine à fabriquer des records. Très vite, il pressent qu'elle est destinée à être pour lui la femme qui « doit mettre au monde l'homme » qu'il est en train de devenir. Cette naissance n'ira pas sans difficultés, car Caudron tient à reconnaître lucidement le chemin sur lequel il s'engagera. Et le roman de Georges Magnane c'est aussi bien l'interrogation passionnée de Caudron en face du problème éthique posé par le sport que sa découverte progressive d'une des plus vieilles lois humaines...

On voit que ce sujet est de ceux qui donnent à réfléchir et sur lesquels on ne se penche pas en vain. Mais je suis de ces lecteurs à qui les échanges d'arguments entre personnages d'un roman apportent moins d'éléments pour se faire une conviction que les actions dans lesquelles on voit ces êtres engagés. Caudron et ceux qui l'entourent discutent beaucoup de sport mais arrivent, alors, à lasser mon attention ; par contre lorsqu'ils font de moi un témoin, je suis pris au ventre. Je ne citerai qu'un exemple.

Le Marathon est en train de se courir. Au quarantième kilomètre, l'un des concurrents, Gailly, vient brusquement de se détacher ; mais trop tôt, semble-t-il. Aussitôt, le drame se noue : « Gailly venait de se désunir. Il avançait toujours à peu près à la même allure, mais d'une manière entièrement différente : il ressemblait à une machine dont on vient d'abandonner les commandes. Caudron sentit qu'il contractait tous ses muscles, comme il l'avait fait quelquefois au volant d'une voiture alors qu'il débouchait sur une surface glissante et que la direction ne répondait plus. Et il eut vraiment froid, malgré la chaleur toujours aussi évidente. Il avait compris... Gailly connaissait une des plus cruelles épreuves qu'il soit donné à un athlète d'éprouver, il ne contrôlait plus sa cadence... »

Une page comme celle-ci — elles sont heureusement nombreuses dans *La Trêve olympique* — atteint vraiment le but que s'était proposé l'auteur : nous faire vivre sur les sommets métaphysiques du sport.

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. — Dépôt légal 2e trimestre 1950. — Imprimeur n° 117.